

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLORAMA UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

**32 PAGES DE GRAVURES**

**5 cts.**

**LE NUMERO**

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTREAL



Vol. II - No. 23

Samedi, le 22 Aout 1896

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.



**LE SOIR**

**Journal Quotidien**

**PUBLIÉ À MONTRÉAL**

**1650 Rue Notre Dame**

**Boite Postale**



**Telephone Administration 2929**

**1 CENTIN LE NUMERO**



**L'ATTENTAT CONTRE LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.**

Au moment où le Président de la République se rendait à Longchamp, pour y assister à la revue du 14 Juillet, un fou, nommé Eugène François, a tiré dans la direction de sa voiture deux coups d'un revolver chargé à blanc.

Il était exactement deux heures et quarante-cinq minutes quand le cortège présidentiel arrivait au carrefour de Longchamp. La foule était énorme sur ce point. Eugène François se tenait sur le trottoir de la route conduisant à la terrasse du moulin, à une faible distance de la cascade.

Quand le landau dans lequel se trouvait M. Félix Faure fut à sa hauteur, il sortit un revolver de sa poche et tira.

Le cortège poursuivait son chemin. Le bruit des détonations avait été converti en partie par les acclamations de la foule. Il avait été perçu si faiblement par le chef de l'Etat que c'est à peine s'il avait tourné la tête.

L'incident aurait passé pour ainsi dire inaperçu si les curieux les plus rapprochés de François, et témoins de son acte, ne s'étaient précipités sur lui. Il n'avait point encore abaissé son arme, dont le canon fumait. Il fut vigoureusement empoigné, frappé à coups de pied, à coups de poings, à coups de canne, renversé par terre et piétiné.

Mais de nombreux agents étaient accourus qui le dégagèrent et s'emparèrent de lui ; ils purent

le conduire, au milieu de cris menaçants, au bureau de police installé derrière la tribune de Suresnes.

François était en piteux état. Ses vêtements étaient presque en lambeaux. Il avait le visage tuméfié, l'œil gauche d'apparaissant sous une énorme boursofflure, et, par sa chemise ouverte, on voyait sa poitrine noire de coups.



**LA MORT D'UN TORÉADORE**

Des courses de taureaux très-mouvementées ont eu lieu à Perpignan. Le toréador espagnol El-Tito fut renversé par un taureau, qui lui planta une de ses cornes dans le ventre.

Un autre toréador, Chuféro, fut culbuté à son tour, mais sans blessure.

El-Tito, au contraire, dut être transporté à l'Hôpital. La corne du taureau avait perforé l'intestin. El-Tito ne tarda pas à succomber, au milieu de souffrances épouvantables.

A la course qui suivit celle où il avait été mortellement blessé, le public a réclamé la mise à mort des taureaux. On n'ignore pas qu'elle est défendue par une ordonnance ministérielle. Malgré cette inter-diction, malgré l'intervention du commissaire de police, la mise à mort a eu lieu.

## IL L'A ÉCHAPPÉ BELLE



*Madame*—N'oublie pas de passer chez le photographe pour prendre le portrait au crayon de maman qui est prêt depuis 8 jours.



*Monsieur*—Je voudrais que toutes les belles-mères et surtout la mienne soient... Allons! bon, le papier se défait.



—Voi à un monsieur dont l'affaire sera facile à faire. Il a l'air de porter un trésor.



Jonathan fait part à l'Angleterre de sa nouvelle devise :  
"Mon Dieu ! ma dame et Monroë."



—La bourse ou la vie.



—Prenez-cela d'abord.



—Ca doit être des gens mariés!

Malgré son jeune âge—cinq ans—le petit Gaston a déjà un sens très développé de la vie pratique. Il comptait hier de gentilles caresses un ami de la maison.

—Alors, tu m'aimes bien? interrogea le monsieur.

—Oui, répondit Gaston, je t'aime...comme un sou.

*Moralité*: Un instant après, Gaston avait de quoi s'offrir un sucre d'orge.

Première entrevue entre fiancés.

Le jeune homme à la jeune fille:

—Comment vous remercier, mademoiselle, de m'avoir accepté...

—Mais monsieur...

—C'est que j'avais déjà été refusé par plus de vingt jeunes filles.... Tête de la fiancée!



—Ah! mon Dieu...qu'est-ce que tu as?  
—Un nouveau filtre qu'on se met dans la bouche pour empêcher les microbes de passer avec les aliments.



L'arrosage des rues à Sofia, capitale de la Bulgarie.



— Enfin, il est impossible de trouver un homme plus insupportable que notre adversaire, plus prétentieux, plus bavard.  
— (Le Président)... Maître Dupotia, vous vous oubliez



— Vous savez bien qu'on ne peut additionner que des quantités de même espèce.  
— C'est pendant, papa, qu'est marchand de vin, additionne son vin avec de l'eau, et ça fait toujours du vin.



— Depuis Père chrétienne, y a-t-il quelques ères qui vous aient frappé ?  
— Oui, M'sieur ; l'air du roi Dagobert !



Le comble du sans-gêne : — Attendre chez un marchand de parapluies que la pluie ait cesse..



— C'est ça, garçon, que vous appelez du Moulin à vent ? C'est tout au plus du Moulin à eau !..



— Mais enfin, Galuchet, l'on ne voit que vous ici ?  
— C'est absolument comme M'sieur le juge !



— Justine, c'est intolérable, encore des cheveux dans le pot-gu.  
— Si Madame ne laissait pas traîner sa natte partout ça n'arriverait pas !



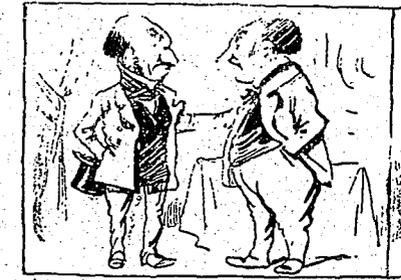
— Mon grand-père a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans, mon arrière-grand-père jusqu'à quatre-vingt-quinze.  
— Je vois que vous êtes d'une famille de viveurs.



— Vous êtes pêcheur !..  
— A quoi voyez-vous cela ?..  
— Aux nombreuses lignes que vous avez dans la main..



— Rempportez ça, garçon, remportez... c'est un fromage de poète, ça.. les vers y grouillent !..



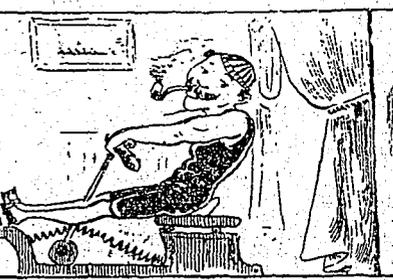
— D'abord, je ne fais rien sans consulter ma femme.. c'est une femme d'a poids !..  
— Ah !.. combien pèse-t-elle ?..



— Eh bien, tu lui a porté ta note ?  
— Oui, mais regarde.. c'est lui qui m'a donné un reçu !



Les accidents sont si nombreux !  
..Préfère pédaler chez lui en regardant les vues des endroits qu'il pourrait visiter..



Canotier à domicile ! S'est payé une machine à ramer.—Évite les courants d'air et les coups de soleil.



— Les meyonnaires oh ! là, là, les meyonnaires sont pas plus heureux qu'moi ! j'se-meyonnaire j'pourrais-t'y être plus s... que je n'suis ?!?!?

Les Sports en Chambre.

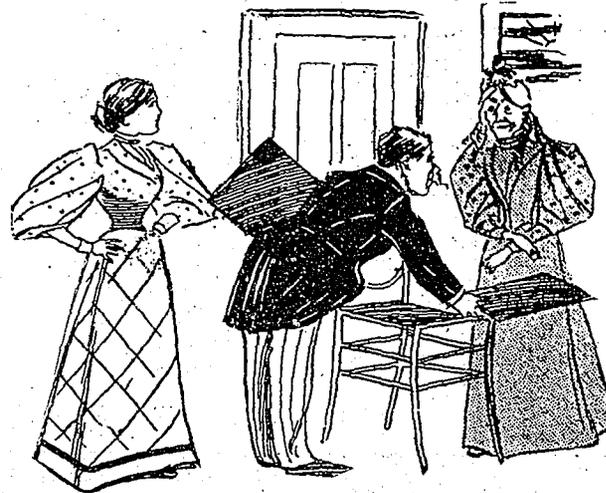


L'Inspection des Chaussures dans un Régiment Allemand.

## AU PAYS DES INVENTIONS.



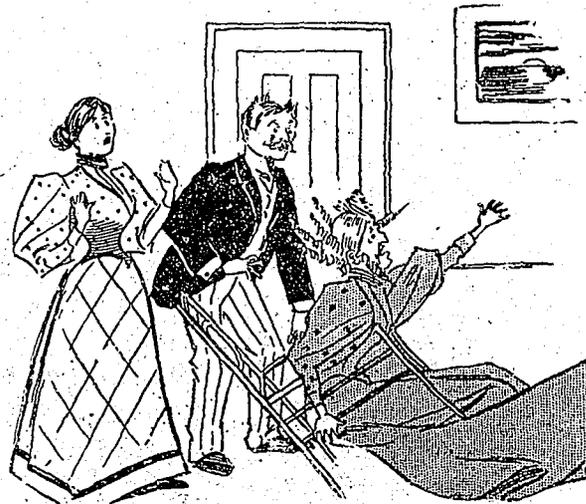
—Oui, belle-maman, cette chaise de mon invention fera la fortune de votre fille.



—Simple! je crois qu'elle l'est. Trois sièges, convenables pour les personnes de différentes grandeurs.



—Maintenant belle-maman, essayez le siège de moyenne grandeur.



—En fait de fortune, celle de bonne-maman fut placée en viager.

## Une farce anglaise.

L'amusante méprise suivante se serait passée à la gare de Dieppe, au moment du départ de l'express pour Paris.

Une dame anglaise d'âge plutôt mûr se disposait à monter dans un wagon de première, avec un toutou dans ses bras, qu'elle paraissait choyer avec amour, lorsqu'elle fut arrêtée par un employé.

—Madame, vous ne pouvez pas conserver votre chien.

—Je vôlais.

—Les chiens sont soumis à la taxe et renfermés dans des caisses spéciales.

—Pas le mienne.

—Madame, le règlement ne souffre pas d'exception.

—Je mettais dans mon sac de nuit.

—C'est impossible.

—Je mettai tøjor in England.

—En France, il faut vous séparer de votre chien et payer.

—Je payais pas. Je laissais le chienne; je pouvais?

—Vous êtes libre; donnez.

L'Anglaise tend le chien; l'employé s'en saisit mais le rend immédiatement au milieu des rires ininterrompus de la foule...

Azor était empaillé...

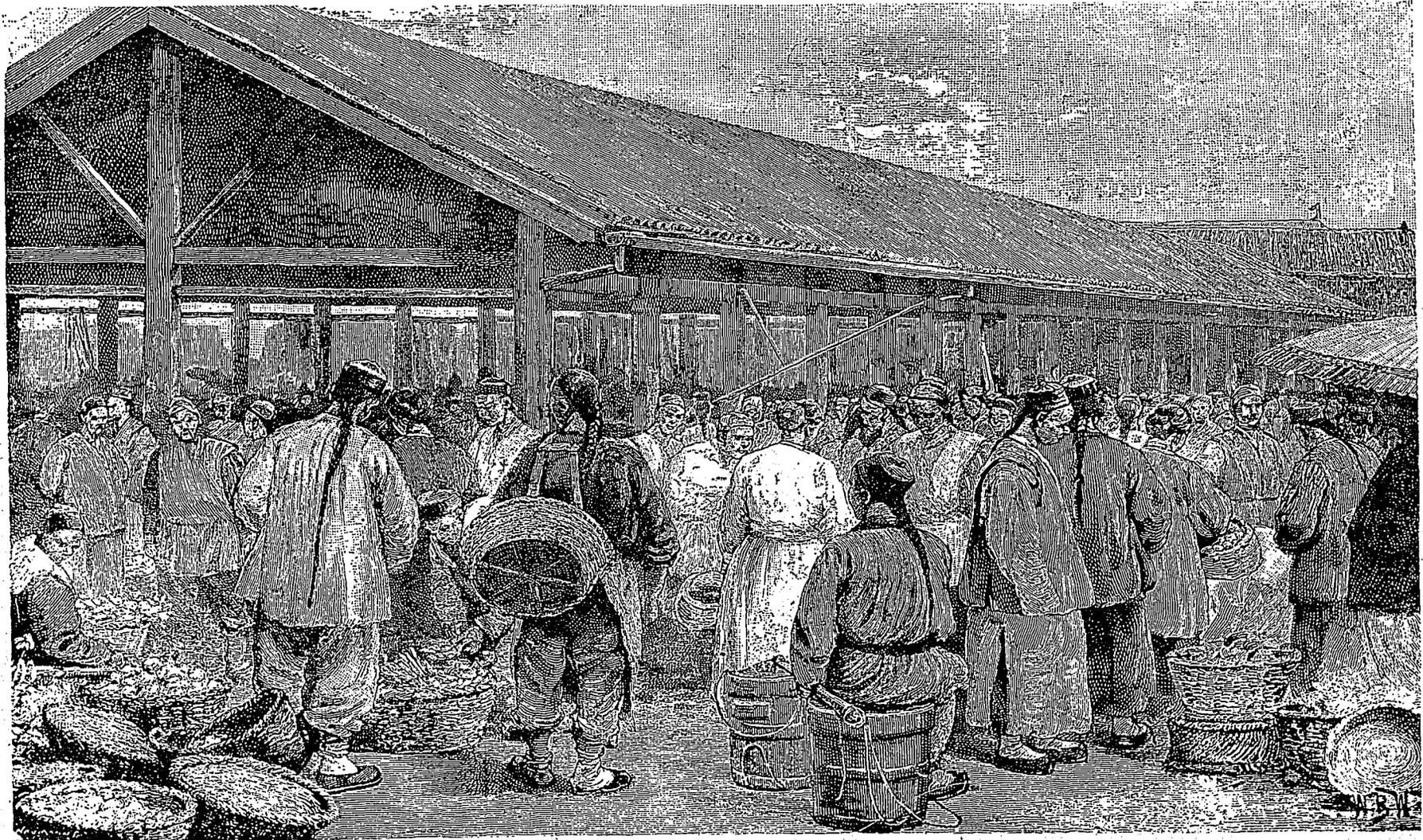
On juge de la joie des spectateurs.

## Une dent de fiancée.

On lit dans la *Westminster Gazette* du 31 août dernier :

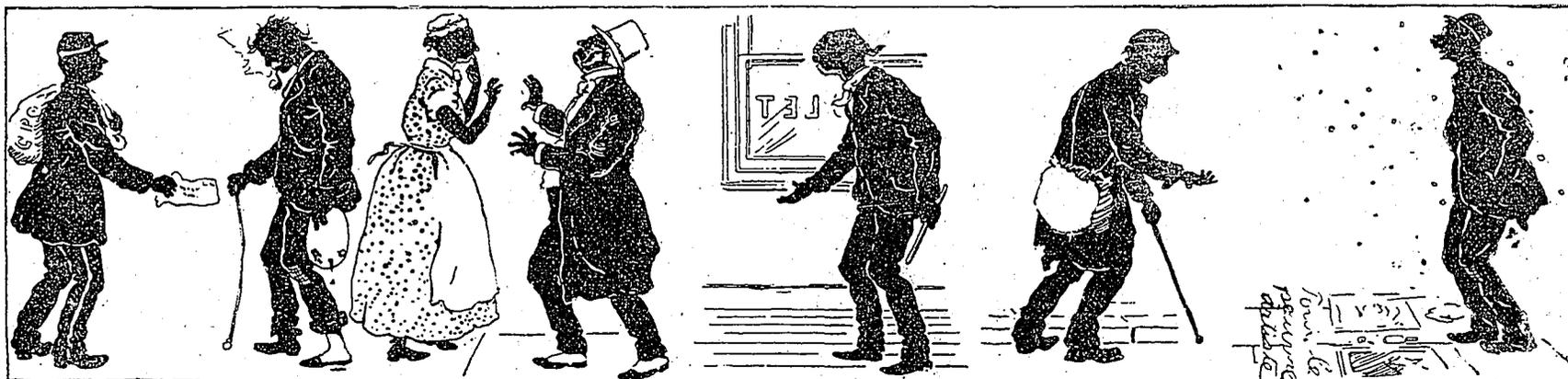
“ Une jeune fille de New-Jersey s'est laissée embrasser si fort par son fiancé que l'or s'est échappé d'une de ses dents aurifées.

“ L'embrasseur n'ayant pas eu la galanterie de payer les frais de réparation, la jeune fille, furieuse, a rompu avec lui et poursuit actuellement son ex-fiancé en dommages-intérêts.”



EN. CHINE—Le marché de Shangai

## SERIE DE DESAPPOINTEMENTS



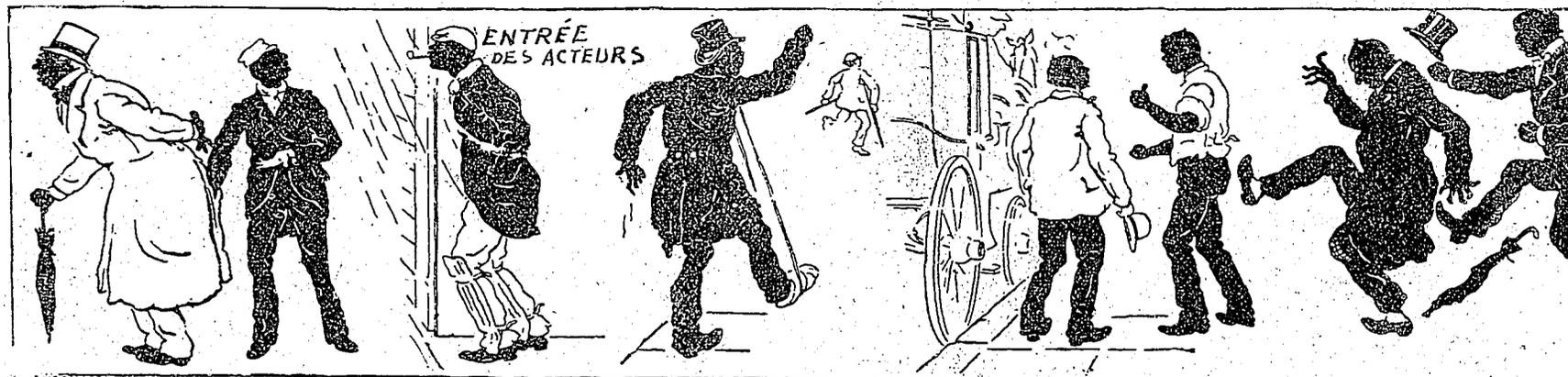
D'un artiste comique auquel on retourne un dessin.

D'un docteur qui apprend la mort d'un riche client.

D'un voleur qui ne trouve rien dans le coffre.

D'un mendiant qui a reçu un bouton pour un cent.

D'un artiste du trottoir dont les œuvres sont grêlées.



D'un pickpocket qui met la main dans une poche percée.

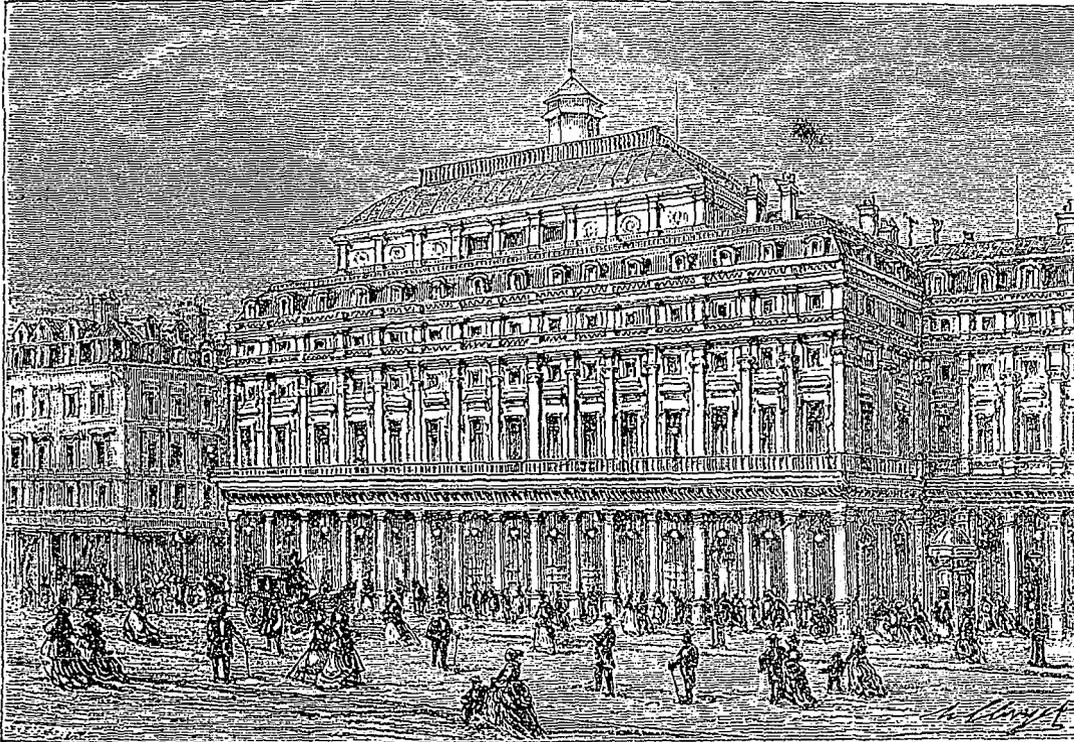
D'un sport de pluie.

D'un faux infirme quand un gamin lui vole ses béquilles.

D'un cocher qui a reçu un faux téléphone.

D'un solliciteur qui reçoit ce qu'il n'a pas sollicité.

## LES THEATRES DE PARIS.

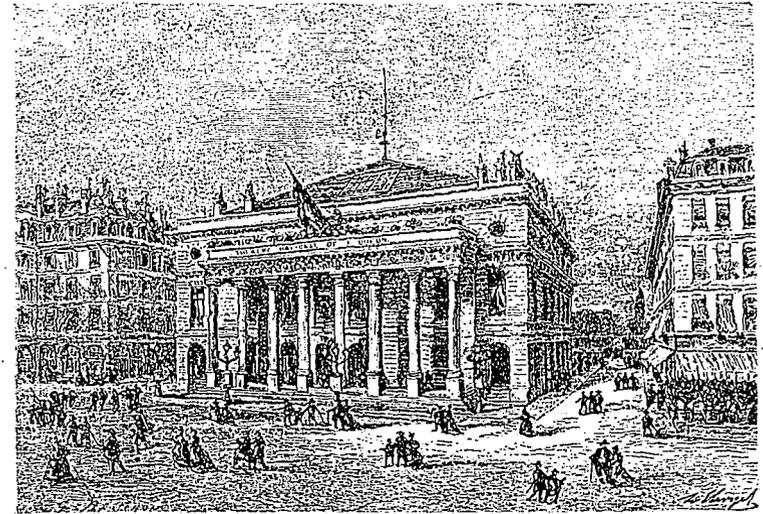


LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

Le Théâtre Français situé actuellement dans une dépendance du Palais-Royal est le plus ancien théâtre de France. Sa constitution réelle remonte à 1680, mais ce ne fut qu'en 1689 que *l'hôtel des comédiens du Roi entretenus par Sa Majesté* prit le nom de *Comédie-Française*, nom officiel du Théâtre Français ou des Français comme on l'appelle souvent. Une ordonnance de 1681 fixe le nombre de ses acteurs et actrices à vingt-sept. Le Théâtre Français est régi aujourd'hui par un décret rendu par Napoléon et daté de Moscou ; C'est en vertu de ce décret que Coquelin a été récemment condamné pour être remonté sur la scène après avoir quitté le Théâtre.

—Eh bien, mon oncle; je sens enfin ma vocation : je ne veux plus être avocat, je veux étudier la musique.

—Soit, mais ne viens jamais jouer devant ma maison.



LE THEATRE DE L'ODEON.

Ce théâtre également connu sous le nom de *Second Théâtre Français* a été construit en 1782. Il coûta deux millions et ouvrit ses portes le 9 avril 1782. En 1796 il servit de salle de bal, Il fut détruit par un incendie en 1799 et reconstruit en 1807. Un nouvel incendie le consuma en 1818. L'édifice actuel date de 1819.

En 1870-71, ces deux théâtres furent transformés en ambulance, le service fut fait par le personnel de ces théâtres.

Un gamin à un promeneur.

—Un p'tit sou, s'il vous plaît.

Le monsieur s'exécute; ce que voyant un deuxième gavroche s'approche de lui pour obtenir la même aumône.

Mais le premier gamin intervenant :

—Pas la peine, dit-il, j'ai "fait" monsieur.

Un flâneur accoste un ami pressé :

—Comment allez-vous ?...

—Très vite!... répond l'autre sans s'arrêter.

## LES PLAISIRS DU JARDINAGE.



En se retirant des affaires Mr. Lemarchand a acheté un jardin.



Il passe ses nuits à étudier les meilleurs auteurs sur le jardinage.



Laisant le gros ouvrage aux manœuvres il part pour Montréal.



Et revient avec un assortiment complet de plantes et de graines.



Après une semaine il juge qu'il a fait tout ce qu'il pouvait et abandonne le reste à la nature.



Après une semaine de repos, il s'aperçoit que la nature sous forme de chats avait fait le reste.

Un petit truc de publicité qui ne manque pas d'originalité.

Sa scène se passe sur le bateau qui fait le service entre Calais et Douvres.

Le navire tangue et roule. Tout à coup, une femme— inutile d'ajouter qu'elle est jeune et jolie— se tord, en proie aux premières atteintes du mal de mer.

Alors un vieux monsieur, très correct, se précipite :

—Vous souffrez, madame? Ce n'est rien, croyez-moi. Prenez cette pastille.

Et il tend une boîte où la malade puise, et bientôt, ô miracle! tout à fait remise de son mal, on l'entend demander un rumsteak aux pommes.

Alléchés par cette cure instantanée, les autres passagers se dirigent vers le dispensateur des fameuses pastilles.

—Désolé! répond le vieux monsieur à toutes les sollicitations, mais il ne m'en reste plus une seule. Cependant, si vous le désirez, à l'arrivée, je n'ai qu'à passer à mon dépôt et je vous approvisionnerai.

Au débarcadère, l'intelligent industriel place du coup cinquante ou soixante boîtes, à 2 piastres l'une, de ses pastilles.

L'esprit de nos enfants :

Au catéchisme de Saint-Philippe-du-Roule où se trouve réunies une centaine de jolies petites têtes blondes et brunes de fillettes de dix à douze ans.

L'Instruction est sur la superstition.

Le prêtre.—Oui, mes enfants, il est mal de consulter les tireuses-de-cartes, les somnambules, les charlatans.

Une petite fille, vivement.—Et les médecins? Textuel, et c'est d'hier.

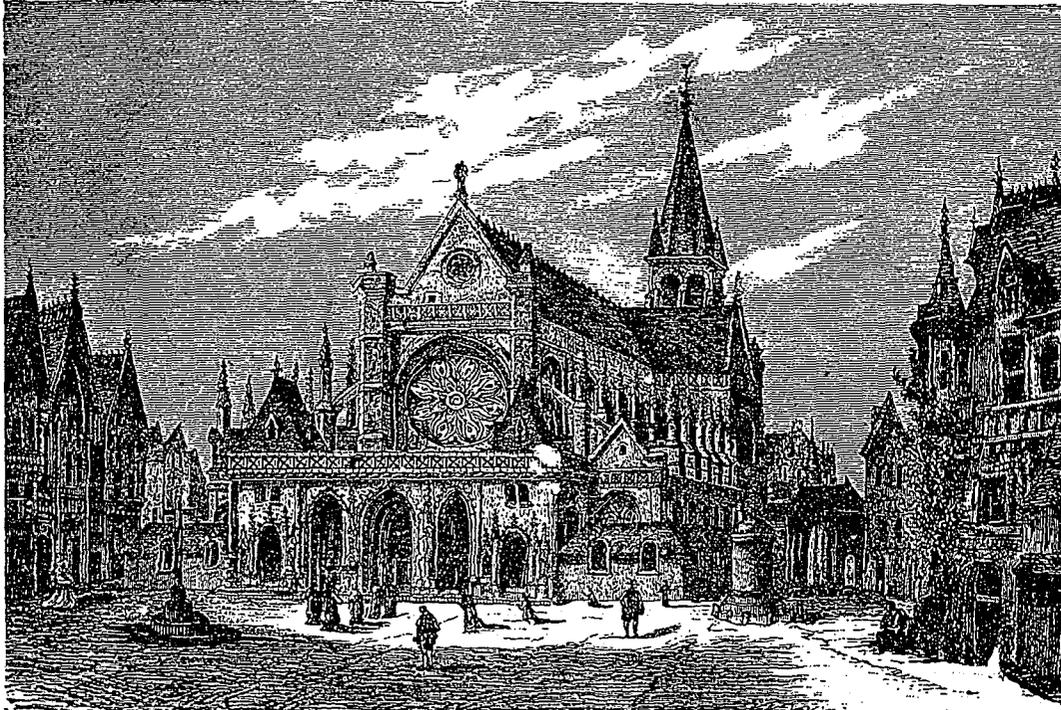
A l'école :

—Voyons, mon ami, maintenant, dites-moi quelles sont les dénominations usitées pour les monnaies?

—Je ne sais pas.

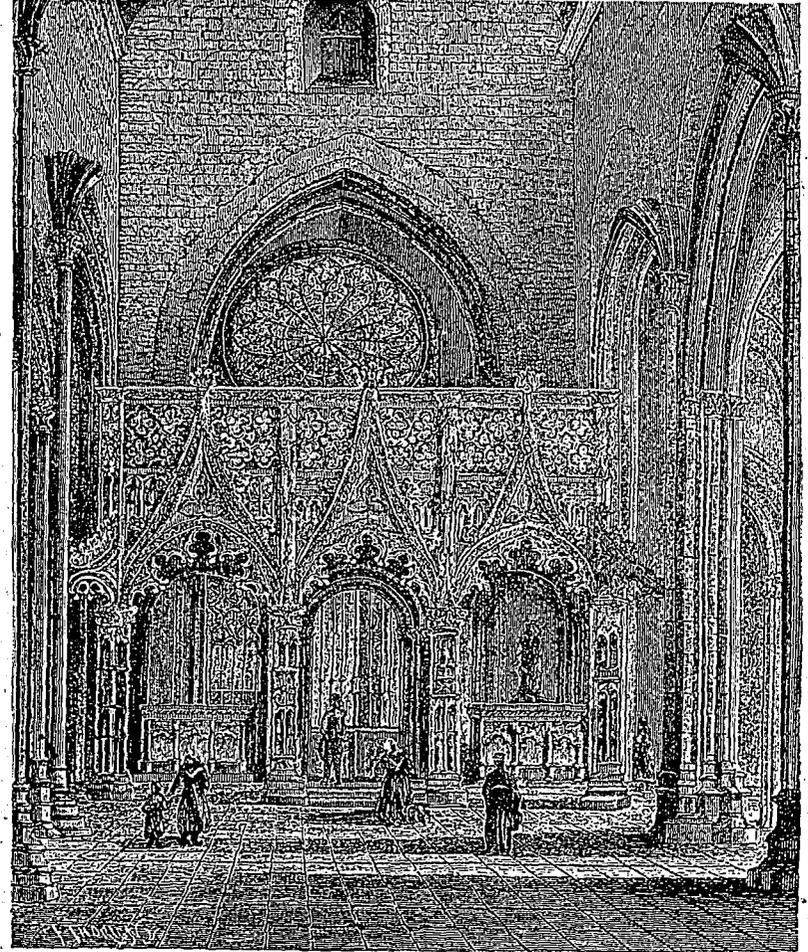
—Vous ne connaissez pas les divisions de l'argent que votre père apporte tous les samedis soirs à la maison?

—Il n'est pas divisé, papa garde tout.



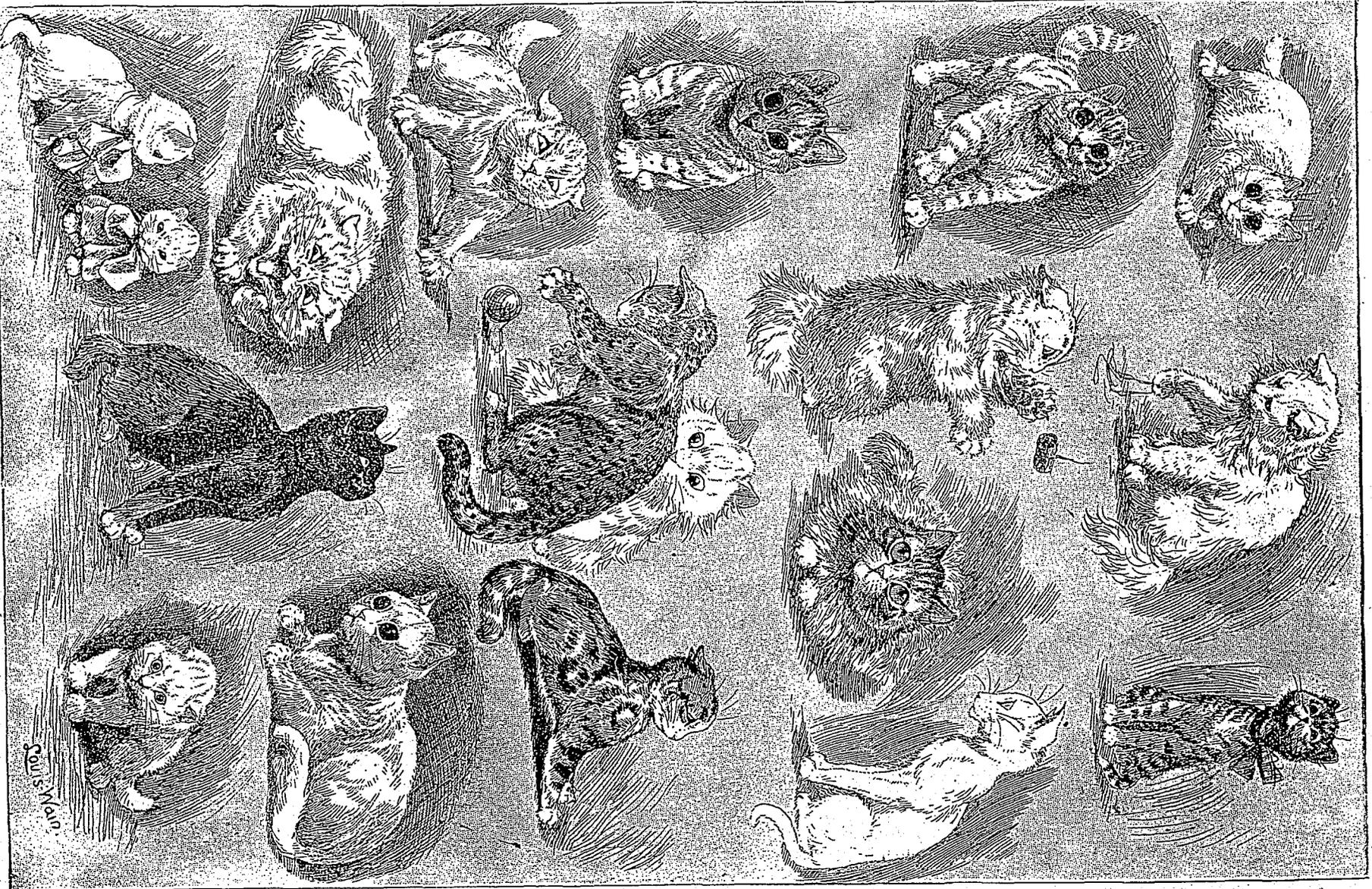
*Eglise Saint-Germain l'Auxerrois.*

Les origines de l'Eglise Saint-Germain l'Auxerrois remontent aux premiers âges de la monarchie française. Elle existait au VII<sup>e</sup> siècle, elle fut brûlée par les normands et réédifiée par le roi Robert 1<sup>er</sup> depuis cette époque des reconstructions successives ont eu lieu de sorte qu'il ne reste rien de l'édifice élevé par le roi Robert. Le clocher appartient au XII<sup>e</sup> siècle, le portail le chœur et l'abside au XIII<sup>e</sup>; le porche, la façade, la nef et les croisillons et les chapelles, au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle. L'église a 264 pieds de long, sur 132 de large au transept; deux collatéraux accompagnent la nef principale. L'église Saint-Germain l'Auxerrois, est très riche en vitraux modernes; on y trouve encore quelques vitraux du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle remarquables par la vivacité du coloris et l'originalité des dessins. L'église Saint-Germain l'Auxerrois était la paroisse du Louvre et des Tuileries; les rois venaient y faire leurs paques; le banc d'œuvre disposé pour recevoir la famille royale aux grandes fêtes, fut exécuté en 1684, sur les dessins de Lebrun. Les grilles du chœur sont un chef d'œuvre de serrurerie. La chapelle de Notre-Dame qui occupe toute une galerie dans le bas côté méridional: forme comme une petite église dans la grande; cette chapelle a en effet, son orgue, sa chaire, ses stalles et ses oratoires latéraux. Ce fut une cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, qui le 24 août 1572, donna le signal de la Saint-Barthélemy.



FRANCE.—Le jubé de Folgoat, en Bretagne.

L'église paroissiale de Folgoat en Bretagne est un édifice très remarquable et dont la légende raconte ainsi la fondation. Vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, dans une forêt voisine de Lenescœur vivait un pauvre idiot nommé Salaun, plus connu sous le nom de *fou du bois*, qui passait son temps à chanter les louanges de la Vierge Marie, se nourrissait de croustes de pain qu'on lui donnait et qu'il trempait dans une fontaine voisine de son ermitage. Après sa mort, on vit tout à coup croître sur sa fosse un magnifique lys blanc dans les feuilles duquel étaient écrits en lettre d'or ces mots: *Ave Maria*, à la vue de ce prodige, on résolut d'ériger une église à Dieu. Les eaux de la source du bien heureux Salaun s'écoulent au dessous du chœur. Le jubé de l'église de Folgoat est le plus beau de tous les jubés de France.



ETUDES DE CHATS.



LES MANŒUVRES EN ANGLETERRE—Un volontaire involontaire

HISTOIRE POPULAIRE  
 . . . DE . . .  
**NAPOLÉON I<sup>er</sup>**

*Racontée par un Vieux Soldat. \**

1804—L'EMPIRE.

Le 7 septembre, une armée autrichienne, forte de quatre-vingt-dix mille hommes, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand dont la tutelle militaire était confiée au général Mack, envahit subitement la Bavière. La cour électoral de Munich fut forcée de se réfugier à Wurtzbourg. Quarante mille hommes, commandés par l'archiduc Jean, prirent position dans le Tyrol, et cent mille combattants se dirigèrent vers l'Adige, sous les drapeaux de l'archiduc Charles.

Napoléon avait pénétré depuis longtemps la ténébreuse politique de l'Autriche. Il connaissait les engagements secrets de cette puissance avec l'Angleterre et la Russie, et il apprit ses mouvements militaires au camp de Boulogne, où il était venu faire un essai de la descente pour tromper les Autrichiens et occuper les Anglais. En effet, sous ses yeux, ses équipages furent embarqués ; le corps entier du maréchal Soult le fut pendant quarante-huit heures. En s'assurant d'une armée formidable, qu'il s'appropriait à quitter pour voler en Allemagne, en veillant sur la conservation de nos flottes répandues au dehors, et de ses immenses préparatifs d'invasion contre l'Angleterre, Napoléon improvisait dans sa pensée le vaste ensemble des mémorables opérations militaires de la campagne d'Austerlitz. Il est impossible d'omettre, dans la vie de ce grand capitaine, le fait rapporté à ce sujet par un homme dont personne ne récusera le témoignage. "M. Daru était à Boulogne, remplissant les fonctions d'intendant général de l'armée. Un matin l'Empereur le fait appeler dans son cabinet : Daru le trouve transporté de colère, parcourant à grands pas son appartement, et ne rompant ni



L'armée quitte Boulogne pour se rendre en Allemagne.

morne silence que par des exclamations brusques et courtes... " Quel amiral !... Quels sacrifices perdus !... Mon espoir est déçu. Ce Villeneuve ! " au lieu d'être dans la Manche, il vient d'entrer " au Ferrol ! C'en est fait ! Il y sera bloqué... " Daru, mettez vous là, et écrivez. " En effet, l'Empereur avait reçu de grand matin la nouvelle de l'arrivée de Villeneuve dans un port d'Espagne, où il se trouvait bloqué ; il avait vu sur-le-champ l'expédition d'Angleterre avortée ; les immenses dépensés de la flotte et de la flottille perdues pour longtemps, pour toujours peut-être ! Alors, dans l'empoiement d'une fureur qui ne permet pas même aux autres hommes de conserver leur jugement, il avait pris subitement l'une des résolutions les plus hardies, et tracé l'un des plans de campa-

gne les plus admirables qu'aucun conquérant ait pu concevoir à loisir. Sans s'arrêter un seul instant, il dicta en entier le plan de la campagne d'Austerlitz, le départ de tous les corps d'armée, depuis le Hanovre et la Hollande jusqu'aux frontières de l'ouest et du sud de la France : l'ordre des marches, leur durée, les lieux de convergence et de réunion des colonnes, tout fut prévu, la victoire assurée dans toutes les hypothèses. Telles étaient la justesse et la vaste prévoyance de ce plan, que, sur une ligne de départ de deux cents lieues, des lignes d'opération de trois cents lieues de longueur furent suivies d'après les indications primitives, jour par jour jusqu'à Munich. Au delà de cette capitale, les époques seules éprouvèrent quelque altération, mais les lieux furent atteints, et



LA REDDITION D'ULM.—L'Empereur recevant le général Mack.

l'ensemble du plan fut couronné d'un plein succès.

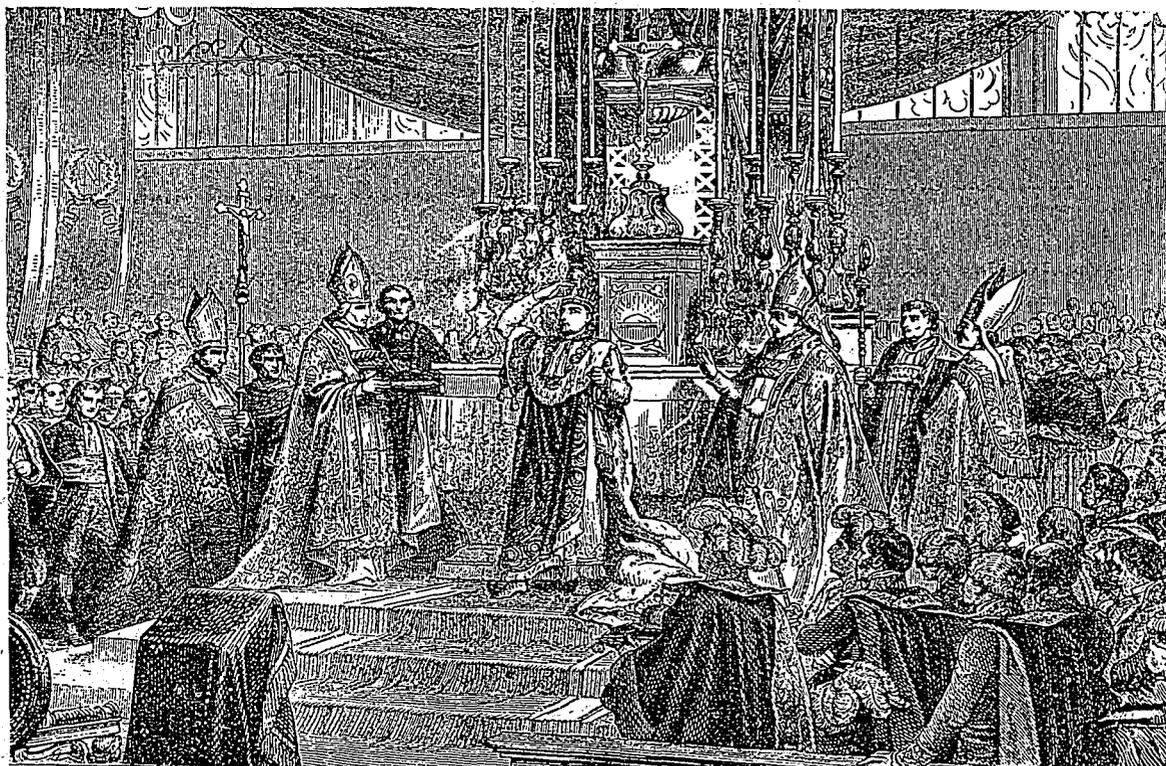
Plus la haine se montrait violente au dehors, plus ardent et plus passionné était l'enthousiasme de la France pour Napoléon. Un premier décret ordonna la levée de quatre-vingt mille hommes sur la classe de 1806, et un second la réorganisation des gardes nationales ; car, dans les moments de danger, les gouvernements, avertis par la nécessité, éclairés par le sentiment de leur salut, ont toujours eu recours, depuis quarante ans, à cette belle institution, qui fait la force des empires. Les gardes nationales se montrèrent dignes de prendre rang dans l'armée active pour la défense du territoire.

#### ULM-AUSTERLITZ

L'empereur lui-même se trouvait le 1er octobre sur la rive droite du Rhin, après avoir adressé à son armée une de ces proclamations qui pendant quinze ans ont prophétisé la victoire.



Pour assurer le succès du grand mouvement de son aile gauche, qu'il dérobaît aux ennemis, et séparer le général Mack des renforts autrichiens et russes qui accouraient vers lui, Napoléon dirigeait toutes ses divisions sur Nordlingen. L'ordre de franchir le territoire d'Anspach et de Barenth fut donné à Bernadotte en ces termes : " Traverser ces " territoires, éviter d'y séjourner, faire beaucoup de " protestations en faveur de la Prusse, témoigner " beaucoup d'attachement pour elle, le plus d'égards " qu'on pourra ; puis traverser ses possessions avec " rapidité, en alléguant l'impossibilité de faire au- " trement, parce que cette impossibilité est réelle. " Ces précautions, dictées par une raison prévoyante, et les explications de notre ambassadeur à Ber-



Napoléon pose la couronne de fer sur sa tête—(page 536)

lin, n'empêchèrent pas la Prusse de faire éclater son mécontentement et ses menaces ; elle ouvrit la Silésie et ses autres provinces aux troupes russes pour se rendre à leur destination.

Mack, doublement trompé, soit par les démonstrations de Napoléon à l'entrée des gorges de la forêt Noire, soit par la marche rapide et le rassemblement vers Stuttgart des trois corps d'armée de la garde impériale, avait également ignoré le mouvement circulaire de notre aile gauche, composée des autres corps, aux ordres des maréchaux Ney et Davoust. Il apprit enfin que le gros de l'armée française se portait sur le Danube ; à cette nouvel-

le, il concentra ses forces autour de la ville d'Ulm. Cent mille hommes de troupes françaises se trouvèrent le même jour sur la rive gauche du Danube, et le passèrent au même instant, du 6 au 7 octobre, à Donawert, Neubourg et Ingolstadt.

Le passage du Danube, l'occupation d'une partie de la Bavière, et la présence d'une armée française que fermait derrière lui le cercle tracé par Napoléon, frappèrent de stupeur le général autrichien ; il rassembla ses troupes à la hâte sur l'Iller, dans l'espoir de nous rejeter au delà du Danube, et de se défendre au moins jusqu'à l'arrivée de la première armée russe. Pour atteindre ce but, il chercha

à s'emparer du pont de Donawert avec un corps composé de douze bataillons de grenadiers arrivés du Tyrol et soutenus par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Murat, en marche avec sept mille hommes de cavalerie, rencontra à Wertingen, à quatre lieues de Donawert, ce corps d'élite. Il manœuvra aussitôt pour l'entourer et lui couper la retraite. Un combat opiniâtre s'engagea entre les Français et les ennemis ; enfin, renforcé par le général Oudinot, venu de Donawert à son secours, Murat dispersa la division autrichienne et lui fit trois mille prisonniers. Au combat de Wertingen succéda le combat de Gunzburg ; en vain les Autrichiens résistent avec acharnement, en vain le prince Ferdinand est accouru pour soutenir de sa présence le courage des siens à défendre cette position ; le maréchal Ney, secondé par l'héroïsme des troupes, s'empare du pont et de la ville après avoir fait douze cent hommes aux ennemis. A la suite de cette action, le général Dupont, à qui Baraguey-d'Hilliers devait se réunir près d'Albeck, pour se porter ensemble sur Ulm, arrive seul au hameau d'Haslach ; il trouve les escarpements de la place couronnés par une grande partie de l'armée autrichiennes : vingt-cinq mille hommes sont devant lui, il n'en commande que sept mille. S'il recule un moment, il est perdu peut-être, lui et sa division : il n'hésite pas à aborder à la baïonnette les ennemis en marche pour l'envelopper, et renverse leur première ligne. Ce succès anime les troupes, en partie composées de conscrits : mais ces conscrits ont un beau nom à soutenir, celui de l'incomparable 9e légère, celui de la brave 32e. toutes deux immortalisées en Italie. Aussi les attaques successives des Autrichiens sont repoussées avec une étonnante vigueur. Le village de Jungingen fut repris six fois par cette poignée de braves. Resté maître du champ de bataille, Dupont se retira avec plus de quatre mille prisonniers, nombre presque égal à ce qu'il avait encore de soldats après un combat si terrible, et reprit avant le jour la route de son camp d'Albeck.

Dans le dessein d'acculer toute l'armée ennemie sur la place d'Ulm, Napoléon se rend à Augsbourg,

d'où il envoie Soult sur Memmingen. Le maréchal, après une brillante rencontre avec un corps ennemi, repassa l'Ille et vint se placer devant Ulm. Du côté de l'ouest, le maréchal Lannes achevait le blocus de cette place, et donnait la main au général Marmont, arrivé d'Augsbourg avec le deuxième corps, ainsi qu'à la garde impériale, commandée par le général Bessières, et à la



L'Empereur Napoléon Ier

division de grosse cavalerie du général d'Hautpoul, tous en position devant la ville menacée. Les annales militaires conserveront éternellement le souvenir de l'allocution que Napoléon, au milieu de la neige et du froid le plus vif, adressa sur le pont du Lech aux Français et aux Hollandais formant le corps de Marmont. Il leur expliqua de la manière

la plus précise la situation désespérée de l'ennemi, fruit de ses combats et de la constance de l'armée à braver les plus grandes fatigues, leur annonça une bataille inévitable, et leur promit un triomphe certain.

Le 13 octobre au soir, l'armée se trouva près d'Ulm et partout en face de l'ennemi. L'Empereur ordonne l'attaque générale pour le lendemain. D'un côté, nos tirailleurs repoussent tous les avant-postes autrichiens ; de l'autre, le maréchal Ney attaque les redoutables positions d'Elchingen, qui défendent quinze mille hommes et quarante pièces de canon ; le pont est enlevé, malgré la vive résistance des Autrichiens, et traversé au pas de course par nos troupes. Bientôt Laudon, qui occupe Elchingen, voit ses soldats culbutés et poursuivis jusqu'au pied de ses retranchements ; il perd trois mille prisonniers, des drapeaux, plusieurs pièces d'artillerie. Deux régiments ont péri presque en entier ; deux bataillons, enfoncés par le 3e régiment de hussards, mettent bas les armes. Sur la rive droite du Danube, le maréchal Lannes emporte la tête de pont de la ville d'Ulm avec tant de vivacité, que la cavalerie autrichienne peut à peine rentrer dans la place ; le même jour, le général Marmont complète le blocus de la rive droite.

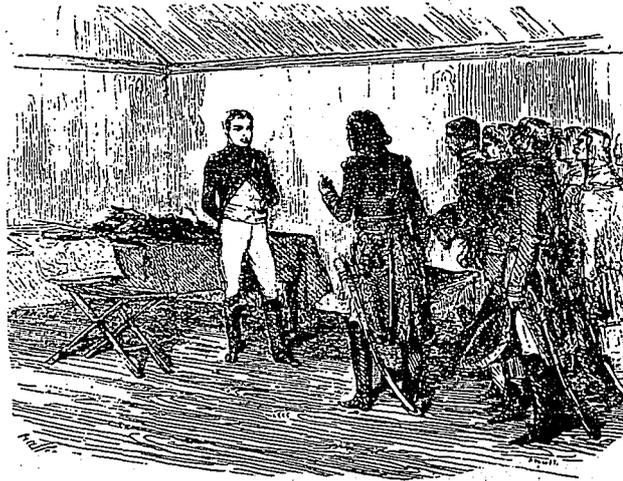
De l'abbaye d'Elchingen, où est son quartier général, Napoléon contemple à ses pieds la ville d'Ulm dominée de toutes parts, à demi-portée de canon, par nos positions, et l'armée autrichienne enfermée dans les murs de cette place, et ne pouvant désormais la quitter qu'avec la permission du vainqueur. Ses desseins sont accomplis ; il fait retirer ses troupes engagées trop avant, et attend l'événement avec une patience vigilante, sans vouloir céder aux cris de ses soldats qui demandent l'assaut. Il veut épargner le sang : il préfère user de son ascendant pour déterminer les Autrichiens à se rendre, à la cruelle résolution de détruire à la fois une grande ville et une valeureuse armée trahie par la fortune ; il tente de persuader le général Mack et le prince de Lichtenstein, de la nécessité de capituler. L'ennemi hésite : on canonne la place pendant vingt-quatre heures, les fascines, les é-

chelles, les troupes, tout est prêt pour l'assaut : Mack essaye de dissimuler sa position par un ordre du jour menaçant pour ceux qui parleraient de se rendre ; mais le lendemain il se présente au quartier général français et accepte la capitulation, motivée sur la situation désespérée de son armée. Deux jours après, trente mille hommes conduits par seize généraux, soixante pièces de canon, quarante drapeaux et trois mille chevaux, défilèrent devant l'armée française et Napoléon, entouré de son état-major et de sa garde. Il traita les vaincus avec une noble bienveillance, non pas toutefois sans laisser tomber, en s'entretenant avec les généraux ennemis, quelques-unes de ces paroles menaçantes qui ressemblaient à des oracles dans la bouche d'un homme accoutumé à réaliser les promesses de son génie, et à déconcerter par des merveilles inattendues tous les calculs de la prudence humaine.

Napoléon ne s'arrêta qu'un moment à Munich, qui le reçut en libérateur. Déjà toutes les divisions, arrivées simultanément aux différents points désignés, avaient franchi l'Inn, malgré les efforts d'une vive résistance. Au terrible combat de Diernstein, le maréchal Mortier cueillit une des plus belles palmes de cette guerre mémorable. Il n'a que cinq mille soldats, et rencontre dans un défilé l'arrière-garde russe, forte de vingt-cinq mille hommes. L'action dure depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Le maréchal tue à l'ennemi deux mille hommes, fait neuf cents prisonniers, prend dix drapeaux et six pièces de canon, se fraye un passage au milieu des colonnes russes, et rejoint l'armée avec sa troupe héroïque sur la rive droite du Danube. Le 15 novembre, Vienne reçoit le vainqueur dans ses murs.

L'empereur François, qui s'était retiré à Olmütz, dépêcha MM. de Stadion et de Giulay, munis de pleins pouvoirs pour négocier avec Napoléon, qui offrit préalablement un armistice, afin d'arrêter l'effusion du sang. Il reconnut bientôt que toutes les démarches de ses ennemis n'étaient que des ruses dans le but de laisser à une troisième armée russe le temps d'arriver. La seconde armée russe

ne tarda pas à faire sa jonction à Wisceau avec le général Cutusoff. Napoléon envoya complimenter Alexandre à Wischau, et proposer une entrevue à ce prince, qui lui adressa son aide de camp Dolgorouki. Napoléon venait de faire à dessein un mouvement rétrograde de trois lieues. Dolgorouki le trouva occupé à fortifier sa nouvelle position, et il retourna prophétiser à son maître la destruction de l'armée française. Les Russes saisirent ardemment ce fol espoir ; ils crurent Napoléon égaré par la victoire à deux cents lieues de sa frontière, au centre de la Moravie, inquieté par



L'Empereur donnant ses ordres à ses lieutenants, devant Ulm.

l'accession secrète de la Prusse et par la fermentation du peuple de Vienne. Napoléon jugea autrement sa situation ; il court se porter sur Brünn, où il arriva avant les Russes. *«De là, dit-il, je choisirai mon moment et mon ennemi.»*

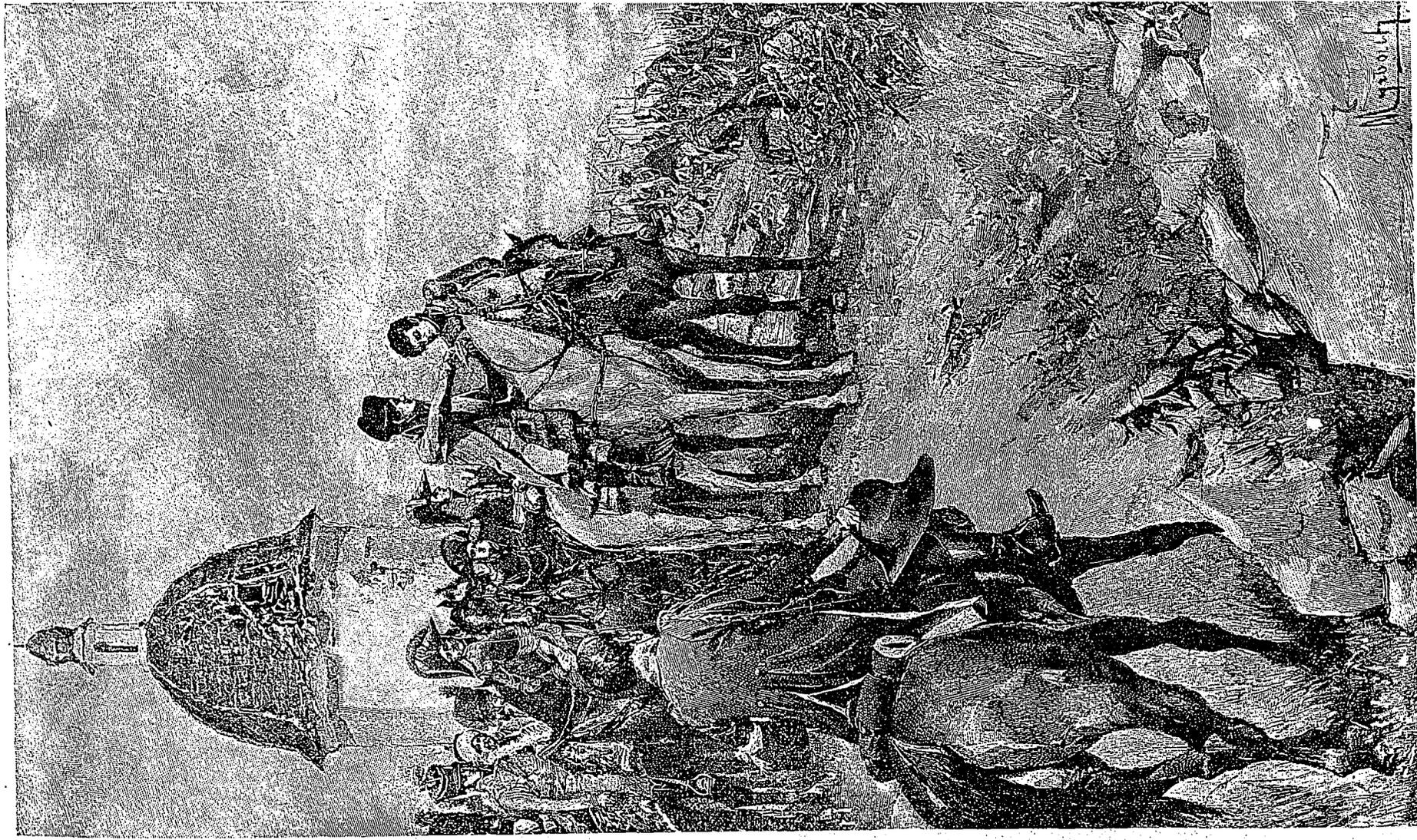
Le 28 novembre, les coalisés étaient en deçà de Wischau, et commençaient le fatal mouvement que Napoléon leur avait, pour ainsi dire, inspiré par une feinte retraite. A la nouvelle de leur marche, Napoléon réunit sous sa main toutes les troupes dont il a besoin, et établit sa ligne de bataille, la

droite au lac de Menitz, la gauche au pied des montagnes, entre les deux bassins de la Schwartzza et de la March. Cette ligne a devant elle le Santon, position élevée d'où Napoléon peut embrasser à la fois toutes les opérations. En parcourant les hauteurs de Pratzen, il avait dit à ses généraux : *« Si je voulais empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je me placerais ; mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire : si, au contraire, je resserre ma droite en la retirant vers Brünn, et que les Russes abandonnent ces hauteurs, ils sont perdus sans ressources. »* Le sort de la monarchie autrichienne allait être décidé dans les plaines de la Moravie, autour d'une petite ville à deux lieues de Brünn.

Le 1er décembre, Napoléon voit avec une indicible joie les Russes, animés de la plus funeste confiance, exécuter en plein jour leur mouvement de flanc pour tourner sa droite. Il s'écrie à plusieurs reprises : *« Avant demain au soir, cette armée est à moi ! »* et dans ce moment même, il dicte une proclamation qui met les troupes dans la confiance des projets de l'ennemi et du succès assuré de nos efforts. Le soir, il veut visiter incognito les bivouacs de son armée ; mais, reconnu dès les premiers pas, soudain toute la ligne est éclairée par des fanaux de paille, et nos soldats, transportés d'allégresse, célèbrent déjà la victoire du lendemain.

On rapporte que dans cette tournée qui fut longue, un vieux grenadier s'approcha de l'Empereur, et avec le ton d'une familiarité encore toute républicaine : *« Sire, lui dit-il, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, de t'amener demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »* Il entra à son bivouac à minuit, et les airs retentirent encore longtemps après des cris de : *Vive l'Empereur !*

(à continuer.)



L'Empereur examinant la plaine d'Austerlitz, où il va livrer bataille à l'armée Austro-Russe.



BEAUX-ARTS— LES CRITIQUES —Tableau de M. Overman

BEAUX-ARTS



PRELEVANT L'IMPOT - Tableau de M. Herterich.



LES BLANCHISSEUSES—Tableau de Fernand Pelez.

# LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES \*

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Ce récit est commencé par Walter Hartright de Clement's Inn, professeur de dessin.

(Suite.)

— Veuillez écouter les passages qui terminent cette lettre, me dit miss Halcombe ; vous me direz ensuite s'ils peuvent jeter quelque lumière sur l'étrange rencontre que vous avez faite près de Londres. La lettre est adressée par ma mère à M. Fairlie, son second mari ; la date remonte à onze ou douze ans. A cette époque M. et mistress Fairlie avaient passé plusieurs années dans ce château, avec Laura qui est, vous le savez, ma demi-sœur ; moi, j'étais loin d'eux, achevant mon éducation dans un pensionnat parisien...

La physionomie, le langage de miss Halcombe, tandis qu'elle s'exprimait ainsi, trahissaient beaucoup d'animation et, à ce qui me sembla, quelque trouble intérieur. Au moment où, avant de commencer à lire, elle rapprochait la lettre des bougies qui l'éclairaient miss Fairlie passa devant nous, sur la terrasse, jeta un regard dans le salon, et, nous voyant occupés, continua lentement sa promenade.

Voici ce qu'en commençant me lut miss Ha'combe :

« Je dois vous ennuyer, mon cher Philip, en vous parlant sans cesse de mes écoles et de mes écoliers. Rejetez-en la faute, je vous prie, sur la monotonie un peu fastidieuse de la vie qu'on

mène à Limmeridge. Cette fois, d'ailleurs j'ai quelque chose à vous dire, au sujet d'une élève tout récemment entrée chez nous.

« Vous connaissez la vieille mistress Kempe, notre marchande par excellence. Eh bien ! le docteur a fini par désespérer d'elle, et la voilà qui s'éteint de jour

en jour. La seule parente qui lui reste au monde, une sœur, est arrivée la semaine dernière pour la soigner. Cette sœur nous vient tout droit du Hampshire ; — son nom est mistress Catherick. Il y a quatre jours, mistress Catherick est venue me voir, m'amenant son enfant unique, charmante petite fille, d'un

an à peu près plus âgée que notre chère Laura. »

Au moment où cette fin de phrase passait sur les lèvres de la lectrice, miss Fairlie vint encore une fois à traverser la terrasse. Elle se fredonnait à elle-même une de ces mélodies que, peu d'instant avant, elle avait exécutées



Elle guettaient attentivement les moindres mouvements de son pinceau.

sur le piano. Miss Halcombe attendit que sa sœur eût disparu, puis elle reprit la lecture commencée : « Mistress Catherick est une femme dont l'attitude est bonne, dont les dehors sont décents, et qui sait se faire respecter ; elle n'est ni jeune, ni vieille, elle conserve les restes d'une beauté qui n'a jamais dû être de premier ordre. Dans ses façons et ses dehors, cependant quelque chose me dérouta et m'intrigua. Elle est sur son passé d'une réserve, d'une discrétion presque absolue, et, dans sa physionomie, il y a quelque chose—je ne saurais dire ce que c'est—qui me fait penser qu'elle a sur la conscience un remords, un fardeau quelconque. Vous l'appelleriez « un mystère vivant. » Cependant, l'objet qui l'a conduite à Limmeridge-House n'avait rien que d'assez simple. Lorsqu'elle a quitté le Hampshire pour venir soigner sa sœur, mistress Kempe, pendant la dernière maladie de celle-ci, elle a dû, n'ayant personne au logis pour prendre soin de sa petite fille, amener cette enfant avec elle. Mistress Kempe peut mourir d'ici à huit jours, tout comme elle peut languir des mois entiers ; et mistress Catherick venait me demander que sa fille Anne pût profiter des leçons qu'on donne dans notre école, sous condition, bien entendu, qu'après la mort de mistress Kempe l'enfant serait retirée et retournerait chez sa mère. J'y ai immédiatement consenti ; et lorsque nous sommes sorties, Laura et moi, pour notre promenade quotidienne, nous avons emmené à l'école, aujourd'hui même, cette petite fille, qui vient d'avoir onze ans... »

Une fois encore, miss Fairlie, fantôme éclatant et doux, sous les plis neigeux de son léger vêtement, et dont la figure, gracieusement encadrée par le mouchoir blanc qu'elle avait noué sous son menton, évoquait le souvenir de quelque nonne du moyen âge,—passa devant nous au clair de lune. Une fois encore, miss Halcombe attendit qu'elle fût hors

de vue, et seulement alors elle continua :

« ...J'ai pris, Philip un goût très-vif pour ma nouvelle écolière, et cela pour un motif dont je vous réserve la surprise jusqu'à la fin de cette lettre. Sa mère ne m'ayant guère donné sur l'enfant plus de renseignements que sur elle-même, il m'a fallu découvrir (et ce fait m'a été révélé dès le premier examen auquel on l'a soumise) que l'intelligence de ce pauvre petit être n'est pas développée en raison de son âge. Ceci constaté, je l'ai ramenée à la maison et, sans faire semblant de rien, j'ai mandé le médecin pour l'examiner, la questionner, et me dire ce qu'il en pensait. Son opinion est qu'avec le progrès des années son moral pourra se développer. Il dit, en revanche, qu'il est très important de surveiller l'enseignement qu'on va lui donner, parce que l'extraordinaire lenteur qu'elle met à s'assimiler les idées implique une ténacité non moins exceptionnelle à les conserver, une fois qu'elles ont pris place dans son intelligence. Maintenant, cher et bon ami, ne vous figurez pas, dans votre expéditive façon de juger les choses, que je me suis éprise d'une idiote. Cette pauvre Anne Catherick est une douce enfant, toute affection et reconnaissance, elle dit les choses du monde les plus inattendues et les plus piquantes (vous allez être à même d'en juger), avec une soudaineté une physionomie surprise, effarouchée, de l'effet le plus bizarre. Quoique proprement habillée, ses vêtements trahissent un déplorable manque de goût, aussi bien par leurs couleurs voyantes que par l'étrangeté de leur coupe. Aussi, avais-je décidé, dès hier, que quelques-unes des vieilles blouses blanches de notre chère Laura, et quelques-unes de ses capelines blanches seraient arrangées à l'usage d'Anne Catherick ; j'expliquai en même temps à celle-ci, qu'aux petites filles blondes comme elle, un costume tout blanc,

conviendrait mieux que n'importe quel autre. Il y eut chez elle une minute d'hésitation et d'embarras ; puis elle rougit et parut comprendre. Sa petite main tout à coup vint chercher la mienne, Elle y déposa un baiser, Philip, et (d'un ton si pénétré !) :—Toute ma vie, désormais, dit-elle, je m'habillerai de blanc. Cela, madame, me fera souvenir de vous, et loin de vous, ne vous voyant plus, j'aurai du moins la pensée que je vous complais en quelque chose. Voilà seulement un échantillon de ces propos singuliers qu'elle tient parfois si gentiment. Pauvre petit cœur ! elle ne me quittera pas sans avoir une provision de blouses blanches, avec de bons ourlets bien larges, qu'on pourra défaire, au fur et à mesure de sa croissance. »

Miss Halcombe s'arrêta, et par-dessus le piano, m'interrogeant du regard :

—Est-ce que la pauvre femme par vous rencontrée sur le grand chemin, vous a paru jeune ? me demanda-t-elle. Sa figure accusait-elle beaucoup plus de vingt-deux ou vingt-trois ans ?

—Non, miss Halcombe, elle ne me paraissait pas plus âgée que cela.

—Et son costume, ce costume étrange, était blanc, n'avez-vous dit, de la tête aux pieds ?

—Elle était certainement tout en blanc...

Au moment où mes lèvres articulaient cette réponse, miss Fairlie, pour la troisième fois, réapparut sur la terrasse. Au lieu de continuer sa promenade, elle s'arrêta, nous tournant le dos ; et appuyée sur la balustrade, elle se mit à contempler le jardin que la terrasse dominait. Mes yeux s'arrêtèrent sur la blancheur de sa robe de mousseline et du mouchoir qui lui couvrait la tête, blancheur que le clair de lune semblait rendre plus frappante ; alors une sensation à laquelle je ne saurais trouver un nom,—sensation presque fiévreuse qui faisait battre mon cœur, et hâtait dans mes artères la course du sang,—se mit à

me gagner peu à peu.

—Tout en blanc ? répéta miss Halcombe. Ce qu'il y a de plus essentiel dans la lettre, monsieur Hartright, est renfermé dans les dernières lignes que je vais vous lire immédiatement. Mais je ne puis m'empêcher de m'arrêter à la coïncidence du costume blanc, porté par la femme que vous avez rencontrée, avec les blouses blanches qui provoquent, jadis l'étrange réponse à ma mère par sa petite protégée. En prédisant que cette enfant verrait disparaître avec l'âge ses infirmités intellectuelles, le docteur n'était pas un oracle infaillible. Peut-être n'en a-t-elle jamais guéri ; et la fantasque reconnaissance qui la poussait à se vouer au blanc,—sentiment sérieux chez la petite fille,—sera restée un sentiment sérieux chez la femme faite.

A ceci, je répondis quelques paroles,—je ne sais lesquelles, toute mon attention se concentrant sur l'éclatante blancheur de la mousseline qui enveloppait miss Fairlie.

—Écoutez les dernières phrases de la lettre, dit miss Halcombe. Je me figure qu'elles vont vous étonner...

Comme elle levait la lettre pour la rapprocher des bougies, miss Fairlie, quittant la balustrade, promena ses regards à droite et à gauche sur la terrasse. elle fit un pas vers les portes vitrées, et tournée vers nous, s'arrêta immobile.

Cependant miss Halcombe, me lisait ces dernières lignes qu'elle venait de signaler à mon attention : « Et maintenant, cher ami, maintenant que je suis au bout de mon papier, je vous dirai le vrai motif, le merveilleux motif de mon affection pour la petite Anne Catherick. Bien qu'elle ne soit pas il s'en faut, aussi jolie, elle a néanmoins, mon cher Philip—par une de ces ressemblances capricieuses que l'on rencontre quelquefois,—les mêmes cheveux, le même teint, la même forme de visage et les yeux de la même couleur... »

Avant que miss Halcombe eût pu prononcer un mot de plus, j'étais debout. Sous ma chair venait de passer le même frisson glacé que j'avais éprouvé au contact de cette main qui, naguère sur la route déserte, effleurait mon épaule. Devant nous était miss Fairlie, blanche apparition, seule, au clair de lune : son attitude, la pose de sa tête, son teint, le calme de son visage, faisaient d'elle à cette distance et dans les circonstances où nous étions placés, l'image vivante de la Femme en blanc !

Cette anxiété qui fatiguait mon esprit depuis quelques heures disparut devant une certitude rapide comme l'éclair. Ce "quelque chose" qui me manquait, c'était d'avoir reconnu la ressemblance de fatal augure qui existait entre la fugitive de la maison d'aliénés et mon étève de Limmeridge-House...

— Vous le voyez ! dit miss Halcombe, elle laisse tomber la lettre, désormais inutile, et son regard étincelait, se mêlant au mien. Vous le voyez, comme ma mère le voyait, il y a onze ans !

— Je le vois, — plus à regret que je ne puis dire. — Assimiler (ne fût-ce qu'à cause de cette ressemblance fortuite) à miss Fairlie cette malheureuse femme, abandonnée, sans amis, perdue, n'est-ce pas, en quelque sorte, jeter un voile funèbre sur l'avenir de cette brillante créature qui est là, debout devant nous ? Ah ! laissez-moi, le plus tôt possible, me soustraire à cette impression désolante ! Qu'elle rentre ici ! qu'elle quitte ce clair de lune lugubre !... Je vous prie faites-la rentrer !

— Vraiment, monsieur Hartright, vous m'étonnez ! Quelle que puisse être la faiblesse féminine, je croyais que les hommes, au XIXe siècle, étaient au-dessus de toute superstition.

— Je vous en supplie, faites-la rentrer !

— Chut, chut !... Elle revient d'elle-même ! Ne dites rien devant elle ! Que la découverte de cette ressemblance

demeure un secret entre vous et moi... Revenez Laura, venez réveiller mistress Vesey avec quelques bons accords plaqués !... M. Hartright réclame un peu plus de musique, et il la veut, cette fois, aussi légère, aussi gaie que possible...

### VIII.

Ainsi finit, remplie d'incidents, ma première journée à Limmeridge-House.

Nous gardâmes notre secret, miss Halcombe et moi.

A partir de cette découverte que nous venions de faire, aucune lumière nouvelle ne semblait devoir nous aider à pénétrer le mystère de la femme en blanc. A la première occasion qui s'offrit de traiter sans inconvénients, ces sujets délicats, miss Halcombe, avec mille précautions amena sa sœur à parler de leur mère, de ce qui s'était passé jadis d'Anne Catherick.

Les souvenirs que miss Fairlie avait gardés de la petite écolière de Limmeridge, n'avaient rien, au reste, que de très vague et de très-général. Elle se rappelait sa ressemblance avec la jeune protégée de sa mère, comme un phénomène que jadis, ou avait cru exister ; mais elle ne fit aucune allusion ni aux vêtements blancs dont Anne avait été gratifiée, ni du singulier serment par lequel l'innocente enfant avait essayé de témoigner sa reconnaissance. Elle se souvenait qu'Anne était restée à Limmeridge seulement quelques mois, et qu'ensuite elle en était partie pour retourner chez elle, dans le Hampshire ; mais elle ne pouvait dire si la mère et la fille étaient jamais revenues, ni si jamais par la suite, on avait entendu parler d'elles. Les recherches que miss Halcombe fit encore, dans le peu de lettres de mistress Fairlie qui lui restaient à examiner n'aboutirent en aucune façon à fixer les incertitudes qui tourmentaient notre esprit. Nous avions constaté l'identité de la malheureuse femme que j'avais rencon-

trée la nuit avec Anne Catherick ; — nous avions rattaché à l'infirmité de son intelligence et à la persistance étonnante de sa gratitude envers mistress Fairlie l'excentrique habitude qu'elle avait de se vêtir tout en blanc ; — là, s'arrêtaient pour le moment nos découvertes.

Les jours s'écoulaient, les semaines s'achevaient, les vestiges dorés de l'automne se laissaient entrevoir çà et là sur les arbres, peu à peu dépouillés de leur verdure d'été. Temps de calme et de bonheur au rapide courant ! mon récit, aujourd'hui, glissera sur vous aussi prompt qu'alors vous glisserez sur moi... De tous ces trésors de jouissances, que vous prodiguez à mon cœur, je ne vois rien qui survive, digne d'être ici retracé. Rien ne me reste de ces lointains souvenirs que la nécessité du triste aveu auquel un homme puisse être réduit : — l'aveu de sa propre folie.

Le secret que j'ai à révéler devait me coûter peu d'efforts, car déjà il m'est indirectement échappé. Les insuffisantes paroles que j'ai vainement employées à décrire miss Fairlie ont dû trahir les sentiments que sa présence éveillait en moi. Ainsi on est-il pour tous et chacun de nous. Quand ils nous portent préjudice, les mots émanés de nous sont des géants ; quand nous les employons à nous servir, ils se transforment en autant de nains.

J'aime cette jeune fille.

Ah ! je sais bien tout ce qu'il y a de tristesse et de ridicule contenus dans ces trois mots.

Avec la femme qui, en me lisant, m'accorde la pitié la plus sympathique, je puis soupirer sur ce mélancolique aveu. Je puis en rire avec autant d'amertume que l'homme le plus disposé à l'accueillir par un dur mépris. Je l'ai-  
mai ! Pitié ou mépris, je proclame ceci avec la même immuable résolution de confesser hautement la vérité.

Étais-je donc sans excuse ? En les cherchant, on en trouverait, certes, dans

les conditions où je me trouvais pendant le temps que je passai à Limmeridge-House comme employé aux gages de M. Fairlie. Mes matinées s'écoulaient tranquillement, heure après heure dans la muette solitude des pièces que j'habitais. J'avais justement assez à faire, en réparant et classant les dessins de mon patron, pour que mes yeux et mes mains fussent agréablement employés, tandis que ma pensée restait libre de s'adonner aux périlleux plaisirs de ses rêves effrénés. Isolement dangereux, car il durait assez pour m'énerver, pas assez pour me rendre des forces. Isolement dangereux, car il était suivi d'après midi et de soirées que je passais, jour après jour, semaine après semaine, seul avec deux femmes, dont l'une possédait toute la grâce, tout l'esprit, toute la distinction, et l'autre tous les charmes, toute la douceur, toute la candeur naïves qui peuvent à la fois purifier et dompter le cœur de l'homme. Dans cette intimité pleine de périls qui s'établit inévitablement entre le maître et l'élève, il ne se passait pas un jour, où ma main n'effleurât la main de miss Fairlie ; où, penchés ensemble sur son album, ma joue ne touchât presque sa joue. Plus attentivement elle guettait les moindres mouvements de mon pinceau, de plus près aspirai-je les parfums de sa chevelure et le baume tiède de son haleine. Il était de mon devoir, de mon emploi, que je vécut dans la lumière de ses regards, — tantôt incliné vers elle, si près de sa poitrine, que je tremblais à l'idée de la frôler sans le vouloir, — tantôt, en d'autres moments ému de la voir se pencher sur moi pour étudier mon travail, si proche qu'elle baissait la voix en me parlant, et que ses rubans, agités par la brise venaient parfois frissonner sur ma joue avant qu'elle eut songé à les remou-

Les soirées qui suivaient nos excursions de l'après-midi variaient, plutôt qu'elles n'y mettaient obstacle, ces inno-

centes, ces inévitables familiarités. Mon goût bien naturel pour la musique qu'elle exécutait avec tant d'émotion, tant de féminine délicatesse, et le plaisir bien naturel qu'elle prenait à me rendre, par l'exercice de son talent, le plaisir que l'exercice du mien lui avait procuré, créaient entre nous un nouveau lien, de plus en plus étroit. Les incidents de la conversation, les habitudes simples et constantes qui faisaient une routine de notre voisinage à table; les railleries enjouées de miss Hulcombe, toujours prête à battre en brèche les inquiétudes du professeur et l'enthousiasme de sa belle-écolière; la pauvre mistress Vesey elle-même, et l'approbation endormie qu'elle nous accordait, à miss Fairlie et à moi, comme à deux jeunes gens d'une tranquillité exemplaires: — chacune de ces circonstances futiles, et combien d'autres encore! contribuaient à nous envelopper ensemble, pour ainsi dire, dans la même atmosphère domestique, et à nous entraîner tous deux, par degrés, dans la même voix sans issue.

J'aurais dû me rappeler ma position et me tenir discrètement sur mes gardes. Je le fis: mais je ne le fis que trop tard. Toute la réserve, toute l'expérience qui m'avaient servi dans mes rapports avec d'autres femmes et qui m'avaient garanti d'autres tentations, me firent défaut vis-à-vis d'elle. Depuis des années, mon métier m'avait mis dans cette étroite intimité avec des jeunes filles de tout âge et différemment belles. Je l'avais accepté comme inhérente à ma profession; je m'étais dressé à laisser, sous le vestibule de mes patrons, toutes mes sympathies juvéniles, aussi froidement que, sur le point de franchir l'escalier, j'y laissais mon parapluie.

J'avais été formé à comprendre, et depuis longtemps, sans m'en étonner, sans m'en affliger, qu'on envisageait ma position hiérarchique comme préservant mes belles élèves de m'accorder tout autre sentiment que ceux du plus vulgaire

inté-rêt, et que j'étais admis au milieu des femmes les plus séduisantes, à peu près au même titre que l'animal domestique le plus inoffensif. Cette expérience salutaire, je l'avais faite de bonne heure: guide exact et sévère, elle m'avait montré mon étroit sentier, sans me laisser dévier une seule fois à droite ou à gauche.

Et maintenant, mon fidèle talisman et moi nous étions séparés. Oui, cet empire sur moi-même, qu'il m'avait tant coûté d'acquiescer, était aussi complètement perdu pour moi, que si jamais je ne l'eusse possédé; perdu pour moi comme il l'est chaque jour pour d'autres hommes, en d'autres situations critiques où les femmes sont en jeu. Je sais bien, maintenant, que j'aurais dû m'interroger dès le principe. J'aurais dû me demander pourquoi n'importe quelle pièce du château, me devenait, dès que cette jeune fille y mettait le pied, plus chère que le chez-soi le plus aimé; plus vide, au contraire que le désert, dès qu'elle en était sortie; pourquoi sa vue, le son de sa voix, le contact de sa peau (quand nous échangeions matin et soir; la poignée de main traditionnelle), ébranlaient en moi des fibres que nul autre femme n'avait ému? J'aurais, me questionnant ainsi, sondé du regard mon propre cœur, et, y découvrant cette germination nouvelle, je l'aurais extirpée alors qu'elle n'avait pas encore pris racine. Pourquoi me trouvais-je toujours hors d'état de pratiquer cette opération si simple en apparence et si facile? L'explication de ce problème se trouve dans ces trois mots que j'écrivais naguère, et auxquels ma confession aurait dû se borner: je l'aimais.

Les jours s'écoulaient, les semaines s'achevaient, mon troisième mois de séjour dans le Cumberland allait commencer. L'existence monotone que nous menions, au fond de notre paisible retraite, m'emportait comme certaines rivières aux lentes allures emportent le

nageur qui se laisse aller au courant de l'eau. Tout souvenir du passé, toute préoccupation de l'avenir, tout sentiment de cette position fautive et sans espoir où me plaçait ma faiblesse, étaient amortis en moi par ce repos décevant.

Bercé de ces chants de sirène dont m'étourdissait mon cœur, les yeux fermés à tout signe de danger, les oreilles fermées à tout bruit précurseur, j'allais en dérive, me rapprochant toujours davantage de l'écueil fatal.

La première alarme qui vint enfin me réveiller, me rendit tout à coup à la conscience vengeresse de moi-même et de mes torts, fut à la fois le plus clair, le plus loyal, le plus sympathique de tous les avertissements.

Ce fut "elle" qui, sans prononcer une parole, sut me le donner.

Un soir, nous nous étions séparés comme à l'ordinaire. Pas un mot n'était tombé de mes lèvres, ni ce jour-là, ni auparavant, qui pût trahir mon secret ou la mettre soudainement en face de la vérité. Mais, quand nous nous retrouvâmes le matin, un grand changement s'était fait en elle, un changement qui m'apprit tout.

Je me refusai alors, — je me refuse encore, — à pénétrer dans le sanctuaire voilé de son cœur, à l'ouvrir au regard des autres, comme je leur ai ouvert le mien. Il suffira de dire que le jour où, pour la première fois, elle surprit mon secret fut, j'en suis convaincu, le jour où le sien lui fut révélé, et ce fut aussi, ce jour-là que je la retrouvai, après une intervalle de quelques heures, complètement changée à mon égard. Trop loyale pour tromper les autres, la noblesse de sa nature ne lui permettait pas de se tromper elle-même. Lorsque ce soupçon que j'étais parvenu à tenir endormi chez moi, pesa, pour la première fois, sur son cœur, cette âme sincère ne voulut se rien déguiser, et dans ce simple langage qui lui était propre:

— J'en suis fâchée pour lui, se dit-

elle; pour moi-même j'en suis fâchée.

Sa physionomie transparente disait ceci, et bien d'autres encore que je ne pouvais m'expliquer. Mais je compris trop bien le changement survenu, à sa bonté plus grande au plus vif empressement qu'elle mettait devant les autres à deviner, à satisfaire mes moindres désirs; — et toutes les fois que, par hasard, on nous laissait seuls, à sa gêne triste, à l'anxiété nerveuse qui la faisait s'absorber dans la première occupation venue. Je compris pourquoi ses douces lèvres expressives souriaient maintenant si peu et si mal, pourquoi ses yeux bleus si limpides; tantôt me contemplaient avec la pitié d'un ange, tantôt avec l'innocente perplexité d'un enfant.

Mais ce changement voulait dire encore autre chose. Dans la froideur de la main qu'elle me tendait, dans l'immobilité de ses traits, si contraire à sa nature, dans chacun de ses gestes, enfin, se retrouvait l'expression d'une crainte continuelle et d'un mécontentement intérieur qu'elle ne pouvait apaiser.

Ce n'étaient pas là des sentiments que je pusse reconnaître comme relatifs à "elle" et à "moi"; ce n'étaient pas là ces sentiments inavoués que nous avions maintenant en commun. Dans le changement qu'elle venait de subir, et que je m'étudiais à décomposer, certains éléments nous attireraient secrètement l'un vers l'autre; il en était, au contraire, qui, tout aussi secrètement, commençaient à nous désunir.

Perdu en mille doutes, en mille perplexités, et soupçonnant vaguement quelque mystère qu'on me laissait à découvrir sans vouloir m'y aider, j'examinai de plus près, pour m'éclairer là-dessus, la physionomie et l'attitude de miss Hulcombe. Dans une intimité comme la nôtre aucune altération sérieuse ne pouvait se produire chez l'un de nous qui ne se reflétait sympathiquement sur les autres membres de la communauté. Le changement de miss Fairlie avait un équi-

valent dans celui de sa demi-sœur. Bien que miss Halcombe ne laissât pas échapper la moindre allusion qui ne révélât une modification quelconque dans les sentiments affectueux dont elle m'honorait, son regard pénétrant me poursuivait avec une assiduité de fraîche date. Quelquefois, ce regard exprimait une colère contenue ; quelquefois, une crainte dissimulée ; quelquefois, rien qui ressemblât à l'une ou à l'autre ; — rien en somme, dont je pusse me rendre compte. Une semaine s'écoula, nous laissant tous trois dans une position de gêne secrète les uns vis-à-vis des autres. Ma position, aggravée par la conscience que j'avais trop tard, de m'être oublié, d'avoir été misérablement faible, me devenait intolérable. Je sentais l'impérieuse nécessité de secouer cette espèce d'oppression sous laquelle je vivais, — mais comment agir pour le mieux ? et que dire pour entrer en matière ? Là était la question qui au premier abord, me semblait insoluble.

De cette situation affaîsée, humiliée, ce fut miss Halcombe qui me tira ; ses lèvres me dirent la vérité, la vérité amère, indispensable, imprévue, sa bonté cordiale en atténua pour moi le rude choc ; son bon sens courageux tira le parti qu'il fallait d'un événement qui pouvait avoir les plus terribles conséquences, à Limeridge-House pour moi et pour d'autres.

## IX

C'était un jeudi, presque à la fin du troisième mois que je venais de passer dans le Cumberland.

Le matin, quand je descendis à l'heure accoutumée pour le déjeuner miss Halcombe, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, n'occupait pas à table sa place accoutumée.

Miss Fairlie était sur la pelouse. Elle me salua mais sans revenir au château. Ni mes lèvres ni les siennes n'avaient ar-

ticulé un mot qui dût élever une barrière entre nous, — pourtant un même sentiment d'embaras inavoué nous rendait pénible de nous retrouver face à face. Elle attendit sur la pelouse, et j'attendis dans la salle à manger que mistress Vesey, ou miss Halcombe fussent arrivées. Seulement quinze jours plus tôt, avec qu'elle hâte j'eusse couru auprès d'elle ! comme nos mains se fussent jointes, et comme une libre causerie eût naturellement suivi cette cordiale étreinte !...

Quelques minutes plus tard entra miss Halcombe. Elle avait l'air préoccupée, et s'excusa de son retard avec une évidente distraction.

— J'ai été retenue, me dit-elle, pour une petite affaire de ménage que M. Fairlie a voulu traiter avec moi.

Miss Fairlie arriva du jardin ; nous échangeâmes les compliments d'usage. Plus glacée que jamais, sa main tomba dans la mienne. Elle ne me regardait pas ; elle était fort pâle. Mistress Vesey elle-même en fit la remarque, quand elle entra dans la salle un moment après.

— Ce doit être quelque changement de temps dit la vieille dame. L'hiver nous arrive... Ah ! chère-petite, l'hiver sera bientôt venu !...

L'hiver était déjà dans le cœur de Laura, comme dans le mien !

Notre repas du matin, — si bien rempli naguère de joyeux débats sur les plans de la journée, fut bref, contraint, silencieux. Miss Fairlie semblait accablée par les longues lacunes de la conversation, et son regard suppliait sa sœur de les combler comme autre fois miss Halcombe après une ou deux hésitations, et se reprenant presque à chaque mot, ce qui ne lui était guère naturel, se décida enfin à parler.

— Laura, dit-elle, j'ai vu votre oncle ce matin. C'est à ce qu'il pense, la Chambre Rouge qu'il faut disposer. Il m'a, d'ailleurs confirmé ce que je vous disais... C'est bien lundi, et non pas mardi qu'il faut être prête...

Pendant cette petite allocution miss Fairlie tenait les yeux baissés vers la table ; ses doigts frémissants erraient parmi les miettes de pain éparses sur son assiette ; la pâleur de ses joues gagnait ses lèvres, qui, elles aussi, frémissaient visiblement. Je n'étais point seul à m'apercevoir de tout ceci. Miss Halcombe le voyait comme moi. Bientôt elle donna le signal de quitter la table.

Mistress Vesey et miss Fairlie sortirent ensemble. Pendant un instant, le bon regard de ses grands yeux bleus adorés s'arrêta sur moi, triste et comme chargé du pressentiment de la séparation prochaine, inévitable, éternelle. Mon cœur lui répondit par une angoisse poignante, une angoisse qui m'annonçait que j'allais la perdre, et que, perdu, je l'aimerais d'un amour plus vif encore.

Quand la porte se fut refermée sur elle, je m'acheminai vers le jardin. Près de la grande porte vitrée ouvrant sur les pelouses, miss Halcombe était debout, sa capeline à la main, son châle sur le bras, et, avec une attention profonde me regardait.

— Avez-vous quelques minutes à me donner ! dit-elle, avant de vous retirer chez vous pour travailler.

— Certes, miss Halcombe... Mon temps est toujours à votre disposition.

— Je voudrais, monsieur Hartright, vous dire un mot en particulier : prenez votre chapeau et accompagnez-moi au jardin. Il n'est pas probable qu'à cette heure matinale nous y soyons dérangés...

Au moment où nous descendions sur la pelouse, un des jardiniers en sous-ordre, — un tout jeune homme, — passa près de nous, une lettre à la main, se dirigeant vers le château. Miss Halcombe l'arrêta.

— Cette lettre est-elle pour moi ? demanda-t-elle.

— Non, miss, on m'a chargée de la remettre à miss Fairlie, répondit le jeune

messenger, lui tendant néanmoins la lettre dont il était porteur.

Miss Halcombe la prit et regarda l'adresse.

— Singulière écriture ! se dit-elle. Quel peut être ce correspondant de Laura ? Qui vous a remis ceci ! continua-t-elle, s'adressant au jardinier.

Ma foi, miss, dit le petit bonhomme, c'est une femme qui m'en a chargé.

— Quelle espèce de femme ?

— Une femme "ancienne..." et joliment cassée.

— Oh !... une vieille femme ? Est-ce quelle est de votre connaissance ?

— Je ne peux pas pouvoir dire que je l'eusse jamais vue,

— Par où s'en est-elle allée ?

— Par là, répondit le jeune jardinier, se tournant résolument du côté du midi, et, par un geste trop compréhensif, désignant toute les provinces du sud de l'Angleterre.

— Voilà qui est curieux, dit miss Halcombe. Ce doit être quelque missive de mendicante. Allez, ajouta-t-elle en rendant la lettre au petit messenger, portez au château et remettez à quelque domestique !... A présent ! monsieur Hartright, si vous le voulez bien, prenons de ce côté !...

Elle me fit traverser les pelouses par le même sentier que nous avions suivi le lendemain de mon arrivée à Limeridge. Arrivés au petit pavillon d'été, où Laura Fairlie et moi nous nous étions vus pour la première fois, elle s'arrêta et rompit le silence qu'elle avait obstinément gardé pendant que nous marchions côte à côte.

— Ce que j'ai à vous dire peut se dire ici.

A ces mots elle monta dans le pavillon, prit pour elle une des chaises placées à l'intérieur, près de la table ronde, et me fit signe de m'asseoir sur l'autre. Déjà, lorsqu'elle m'adressait la parole dans la salle à manger, j'avais pressenti

ce qui allait suivre ; — maintenant, je ne conservai plus aucun doute.

— Monsieur Hartright, dit-elle, je vais débiter par un aveu sans détour. Je vais vous dire — sans phrases, je les déteste, — sans compliments, je les méprise, — que j'en suis venue par votre résidence auprès de nous à éprouver pour vous un vif intérêt d'amitié. Je me sentis déjà favorablement disposée à votre égard, quand vous m'apprîtes comment vous étiez conduit envers l'infortunée que vous avez rencontrée dans de si remarquables circonstances. Peut-être, en cette affaire, n'aviez vous pas déployé toute la prudence imaginable, mais elle vous montrait maître de vous-même, et doué de cette compatissante délicatesse qui est l'apanage du vrai gentleman. Elle m'avait fait beaucoup attendre de vous, et vous n'avez rien démenti de ce que j'attendais.

Elle s'arrêta, — mais, en même temps, leva la main témoignant ainsi qu'elle n'attendait encore aucune réponse de moi. Lorsque j'étais entré dans le pavillon, je ne songeais nullement à la Femme en blanc. Mais, à présent, miss Halcombe elle-même, par ses paroles, m'avait remis en tête le souvenir de mon aventure. Il y demeura durant tout l'entretien : — il y demeura, et ce ne fut pas en vain.

Comme votre amie, continua-t-elle, je viens vous dire tout de suite, et dans ce langage sincère, uni, peu ménagé dont je me sers, que j'ai découvert votre secret ; — ceci, remarquez-le bien, sans aucune aide, sans allusion ou confidences de qui que ce soit. Faute de réflexion suffisante, monsieur Hartright, vous vous êtes laissé aller à concevoir une vive affection, — sérieuse et dévouée j'en ai peur, — dont ma sœur Laura est l'objet. Je ne vous condamne pas au chagrin de me l'avouer expressément, car je vous vois et je vous sais trop franc pour remuer ce sentiment. Je ne vous inflige même aucun blâme ; je vous

plains d'avoir ouvert votre âme à un attachement sans espoir. Vous n'avez pas essayé de prendre à mon issue le moindre avantage, — jamais vous n'avez parlé secrètement à ma sœur. Vous avez manqué de forces, vous n'avez pas assez veillé sur vos plus chers intérêts ; c'est là tout ce qu'on peut vous reprocher. Si je vous eusse vu, à aucun égard, moins de délicatesse et de discrétion, je vous aurais fait quitter le château sans la moindre hésitation, sans le plus petit retard, sans consulter personne. Comme vont les choses, je ne m'en prend qu'à votre jeunesse et à votre situation : je n'ai rien à blâmer en vous... Serrons-nous la main ! — je vous ai fait de la peine ; je vais vous en faire encore, et bien malgré moi : mais comment éviter ceci ?

Avant tout, pourtant serrez la main de votre amie, la main de Marian Halcombe !...

Cette bonté soudaine, — cette chaleureuse sympathie d'une âme intrépide et haute, qui traitait avec moi, du premier coup, sur le pied de la plus parfaite égalité, qui faisait appel, avec cette généreuse brusquerie, à mes sentiments, à mon honneur, à mon courage, me domptèrent en un instant. Quand elle prit ma main, j'essayai de la regarder ; mais quelques larmes voilaient mes yeux. J'essayai de la remercier ; mais je sentis la voix me manquer.

— Écoutez-moi, me dit-elle, évitant avec un tact parfait la moindre allusion à cet accès de faiblesse, écoutez-moi et finissons-en ! C'est un vrai soulagement pour moi de n'avoir pas dans ce qu'il me restait à dire, à traiter une question que je trouve pénible et cruelle, la question de l'inégalité des rangs. Des circonstances qui vont être poignantes pour "vous" m'épargnent, à "moi" la disgracieuse nécessité d'infliger à un homme qui a vécu sous le même toit que moi, dans des rapports d'amicale intimité, la moindre humiliante allusion

à des questions de castes et de hiérarchie sociale. Il faut, monsieur Hartright, quitter Limmeridge-House avant que le mal soit aggravé. C'est mon devoir de vous parler ainsi, et ce devoir serait le même, la nécessité de le remplir serait tout aussi impérieuse, quand bien même vous seriez le représentant de la plus antique et de la plus opulente famille d'Angleterre. Vous avez à vous séparer de nous, non pas parce que vous êtes un simple professeur de dessin... Ici, elle s'arrêta un moment, me regarda bien face, et par-dessus la table, posant résolument sa main sur mon bras : —... Non parce que vous êtes un simple professeur de dessin, répéta-t-elle, mais parce que Laura Fairlie est déjà fiancée.

Ce dernier mot m'alla au cœur comme un coup de pistolet. Mon bras perdit tout sentiment de la ferme étreinte à laquelle il était soumis.

Je ne bougeai ni ne parlai. Le vent aigu de l'automne qui dispersait à nos pieds les feuilles mortes, me sembla tout à coup aussi glacé que si mes folles espérances, étaient, elles aussi des feuilles tombées de l'arbre et balayées par le vent ! Des espérances ! Mais quoi ? fiancée ou non, elle était séparée de moi par des barrières également infranchissables. Un autre homme, cependant, se fût-il à ce moment rappelé ceci ? Non, certes, s'il l'avait aimé comme je l'aimais.

La première angoisse passée, il ne resta plus que l'engourdissement pénible dont est suivie la première douleur qu'un choc violent fait éprouver. De nouveau, je sentis la main de miss Halcombe de plus en plus serrée autour de mon bras, je levai la tête et la regardai. Ses grands yeux noirs fixés à moi, guettaient sur mon visage la mortelle pâleur que j'y sentais, sans l'y voir comme elle.

— Sous vos pieds !... disait-elle. En ce même lieu où vous la vîtes pour la première fois, écrasez, broyez sous vos

pieds ce sentiment fatal ! Ne le laissez pas comme font les femmes, vous tenir à sa merci ! Arrachez-le, foulez le sous vos pieds, en homme que vous êtes !...

La véhémence contenue de son accent, sa ferme volonté — concentrée dans les regards qu'elle fixait sur moi, et dans l'étreinte énergique où mon bras restait emprisonné — avait une vertu communicative et me raffermirent. Nous restâmes en silence, nous regardant l'un l'autre, une minute environ. Ce temps écoulé, j'avais justifié la généreuse confiance qu'elle semblait mettre dans ma force virile. À l'extérieur du moins, j'étais redevenu maître de moi-même.

— Vous êtes-vous retrouvé ? me dit-elle

— Assez, miss Halcombe, pour implorer votre pardon et le sien. Assez, pour suivre, en tous points, vos conseils, vous donnant ainsi l'unique témoignage de reconnaissance qu'il me soit permis de vous offrir.

Ces paroles suffirent déjà pour me la prouver, répondit-elle. Désormais, monsieur Hartright, nous n'aurions plus rien de caché l'un pour l'autre. Je ne saurais affecter de vous dissimuler ce que ma sœur m'a laissé deviner sans le vouloir. En nous quittant, vous lui rendrez service aussi bien qu'à vous-même. Votre présence ici, l'intimité forcée de nos rapports, — parfaitement innocente, Dieu le sait, à tous autres égards, — l'ont profondément troublée et rendue malheureuse. Moi qui l'aime mieux que ma vie, moi qui ai appris à croire en cette pureté, cette noblesse, cette innocence qui lui sont naturelles, comme je crois en ma religion, — je sais trop bien quelles tortures sa conscience lui a infligées, depuis qu'en dépit d'elle-même, a pénétré dans son cœur le sentiment contraire à l'engagement qu'elle avait loyalement contracté. Je ne dis pas, pourquoi le dirais-je, après ce qui est arrivé ? — que cet engagement ait

jamais eu sur ses affections une prise très forte. L'honneur plus que l'amour le lui fera tenir; son père mourant la sanctionnant, il y a deux ans; elle-même ne l'a ni salué avec joie, ni repoussé avec horreur; elle l'a contracté de son plein gré. Jusqu'à votre arrivée ici, elle était dans la position où se trouvent des centaines de femmes qui se marient sans grand attrait pour leur époux, — sans aversion, cependant, — et qui, seulement après le mariage, au lieu de s'éclairer à temps apprennent à l'aimer (quand elles n'apprennent pas à le haïr!) Plus sérieusement que je ne saurais dire, j'espère, — et votre courageuse abnégation devrait vous le faire espérer aussi, — que les pensées nouvelles, les sentiments nouveaux qui sont venus troubler le

calme et la sérénité d'autrefois, n'ont pas jeté des racines profondes à ce point qu'ils ne puissent être détruits. Votre absence (voyez jusqu'à quel point je me confie à votre honneur, à votre courage, à bon sens!) votre absence aidera mes efforts; le temps, d'ailleurs, nous aidera tous les trois. C'est déjà quelque chose de savoir que ma première confiance en vous n'a pas été trompée. C'est quelque chose de savoir qu'envers cette élève dont vous avez eu le malheur de méconnaître la situation vis-à-vis de vous, vous ne serez ni moins probe, ni moins fort, ni moins pénétré de vos devoirs qu'envers cette inconnue abandonnée, dont naguère, vous n'avez pas déçu l'espérance...

Encore une allusion à la Femme en blanc!

Était-il dit qu'on ne parlerait jamais de miss Fairlie et de moi sans évoquer le souvenir d'Anne Catherick, et sans la dresser entre nous comme une fatalité inévitable?

— Dites-moi de quelle excuse je puis colorer, aux yeux de M. Fairlie, la rupture de mon engagement, repris-je aussitôt. Dites-moi ou je dois me rendre quand je la lui aurai fait accepter? Je vous promets, et à vos conseils, l'obéissance la plus implicite.

— De toute façon, répondit-elle, le temps importe beaucoup. Vous m'avez, ce matin, entendu parler de lundi prochain, et dire qu'il fallait mettre en état

la Chambre Rouge. Le visiteur que nous attendons lundi...

Je ne pus supporter qu'elle s'expliquât plus clairement. Après les révélations qui m'avaient été faites, le souvenir de l'attitude que miss Fairlie avait gardée au déjeuner, me disait assez que le visiteur attendu à Limmeridge-House devait être son futur.

J'essayai de repousser cette idée: mais, par un élan plus fort que ma volonté je me vis contraint d'interrompre miss Halcombe.

Laissez-moi partir aujourd'hui! lui dis-je avec amertume. Le plus tôt sera le mieux.

(à suivre.)

### DEVINETTES



— Qu'on renvoie ce colporteur.  
— Mais où est-il ?



On comprendra l'étonnement de ces gens quand on saura qu'ils voient une fée que personne n'aperçoit.



Cherchez le roi dont le cavalier ravit, l'enfant.

LE SON DU



# PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle r'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

**THIBAUT & SMITH**  
1687 Rue Notre Dame

# ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

## Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.  
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.



### FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleurs ehes

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 2018 MONTREAL

### LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELVEAU,

Tel. Bell 1990 1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

Fumez.....

LES

Cigares et les

Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½ RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,  
Casimirs, Tweeds de première qualité et de  
Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs  
de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de Fer,  
Valeurs de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

# Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

# Universal

Relie, \$2.00.

**LA COMPAGNIE DE**



# Photogravure Commerciale

**A. S. BRODEUR, Dessinateur,**

**1560 Rue Notre Dame Montreal**

 **Directeur-Gerant.**

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;  
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



**83, Rue Wolfe, 83**

 **MONTREAL.**

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

**LAPORTE, MARTIN & CIE.**

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et  
Cigarettes.

**Aberdeen 10 cts.**

**Little Buck 5 cts.**

Les meilleures marques du Canada

**EN VENTE PARTOUT**

Manufacturées par la

**Blackstone Cigar Factory,**

**1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent**

**MONTREAL.**

**THEO. A. GROTHE,**

**Horloger - -**

 **et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

**95½ rue St. Laurent,**

**MONTREAL**